

LÉON-PAUL FARGUE

SOUS LA LAMPE

cinquième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (vi^{me})

SOUS LA LAMPE

DU MÊME AUTEUR

TANCRÈDE (1894-1911). Éditions de la Phalange. — *Épuisé*.
POÈMES (1905). Royer, Nancy. — *Épuisé*.

AUX ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

POUR LA MUSIQUE. Une plaquette. — *Épuisé*.
POÈMES (1912). 1 volume. — *Épuisé*.
POÈMES (1918). 2^e édition suivie de POUR LA MUSIQUE.
BANALITÉ. — *Épuisé*.
VULTURNE. — *Épuisé*.
ÉPAISSEURS. — *Épuisé*.
SUITE FAMILIÈRE. — *Épuisé*.

En Préparation

POINTES DE FEU.
PORTRAITS.
ÉTHIQUE.
LA LAMPE A HUILE.
VOYAGES DANS UNE BAIGNOIRE.

LÉON-PAUL FARGUE

SOUS LA LAMPE

Suite familière - Banalité

cinquième édition

nrf

PARIS

Librairie Gallimard

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

3, rue de Grenelle (VI^{m^e})

Il a été tiré de la présente édition cent dix exemplaires réimposés dans le format in-quarto tellière, sur papier vergé Lafuma Navarre au filigrane nrf, dont dix exemplaires hors commerce marqués de A à J, et cent destinés aux Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française numérotés de I à C, trois cent cinquante exemplaires in-octavo couronne sur vélin pur fil Lafuma Navarre, dont vingt exemplaires hors commerce marqués de a à t, trois cent exemplaires numérotés de 1 à 300 et trente exemplaires d'auteur, hors commerce, numérotés de 301 à 330 et des exemplaires sur papier d'alfa, en nombre indéterminé.

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1929.*

SUITE FAMILIÈRE

Les vagues toussent dans leurs cornes.

FRANÇOIS VALÉRY.

C'est le résidu vrai qui est divin.

MAISTRE.

IL Y A

Trop de monde à la guerre, trop de monde dans les rues, trop de vermine sur le monde, trop de livres dans les boutiques, trop de pages dans les livres, trop de phrases dans les pages, trop de lignes dans les phrases, trop de mots dans les lignes, trop de lettres dans les mots, à l'exception d'un seul si je m'adresse à un cuistre ; il y a trop à lire dans les

lignes et pas assez entre les lignes, trop de lecteurs, et qui bâfrent, et trop peu qui, sachant manger, prétendent boire, trop de bourgeois dans le lecteur et trop de lecteur dans le bourgeois. N'éludons pas le mot bourgeois. Nous vivons dans une ville.

J'appelle bourgeois quiconque renonce à soi-même, au combat et à l'amour, pour sa sécurité.

J'appelle bourgeois quiconque met quelque chose au-dessus du sentiment. J'expliquerai cette mécanique.

Celui-là fait cloporte avec les pieds des autres.

Il ne peut respirer que l'haleine des autres.

Il n'existe que dans les autres, et par les autres.

Il souffle sa lampe, et s'éclaire au reverbère d'en face.

Il incorpore la moyenne universelle dans la substance personnelle, et réciproquement. Mais l'irradiation se fait mal, et il s'enkyste.

Ses vêtements le portent. Il ne les porte pas.

Si tu sautes en hauteur devant lui, tu le rends cardiaque.

Il n'est pas d'une méchanceté cérastoïde. Il ne ferait pas de mal à un lion.

C'est un requin sans les dents. C'est un oursin sans les épines.

Il ne s'approche d'une langue, ou d'une idée, que s'il la croit bien morte, et qu'il la voit momifiée dans une vitrine, et que ça ne peut plus mordre, et il s'en approche sur la pointe des pieds.

Il aime la nature en boîtes de conserves, avec une clef pour les ouvrir, et il les rate.

Il a fait fi du patois de son cœur pour apprendre la grammaire de la caste.

Il a le sens de la caste comme un animal a le sens du danger.

C'est un aliéné du sentiment.

Ces gens-là nous traînent sans relâche à la lèche. On comble d'honneurs les pieds plats,

les pieds bots, les continueurs de Keck-schaus, les continueurs de Ronsard, les continueurs de Conrart, les continueurs de Law, les continueurs de Gobseck, les continueurs d'Onan, de Volterre, de Banville, de Javert, de Dreyfus. Fléchier, avait fondé une académie de plagiat. Si nous faisons une académie de pourliche ? Des messieurs vendeurs aux chicots soignés, le maintien sévère et la bouche mielleuse, transparent au gilet, condylome à la boutonnière, nous engagent à chausser les vieilles pantoufles de Louis XIV. Nous préférons marcher pieds nus. Nous avons les pieds préhensiles.

En art pas de hiérarchie, pas de sujets, pas de genres. L'art n'a pas besoin de luxe, de bijoux, de cabochons, de pastilles du sérail fumant dans le sang de Jean-Baptiste, comme un mégot dans un vieux pot de confitures, de promenades le long d'un fleuve avec de grands lévriers et des idées de suicide, d'héroïnes intoxiquées, de madones pharmaceu-

tiques, de penseurs à tête de gendarme anémique, d'esthètes aux postures de lion fatigué, de villes d'art, de feublisme, comme parlait Barrès, de grands particuliers comme Chateaubriand, pédicure pour reines barrées, tueur de rats musqués dans sa chambre ; Byron, coiffeur d'orages ; Vigny, précurseur du vicomte de Borelli, barre de nouille peinte en acier ; Lamartine, fantôme de redingote aux pellicules d'étoiles ; d'Annunzio, conserve d'art, sorcier de Musée Tussaud, cierge vénéneux pour messe noire. Ces messieurs se prévalent de mots qui ont de la grandeur par eux-mêmes. Ils se surclassent du pedigree universel. Ils déclament au centre d'un panorama de saints lieux communs couronnés de feux de Bengale, d'illustres dômes chauves à perruque d'or et de bocaux pataclastiques : « Accourez, flammes de l'Esprit ! » Les grands raseurs travaillent dans l'in-folio, comme il est convenu que les architectes prix de Rome ne construisent que des bâtiments officiels et des palais nationaux.

Ne mets jamais d'eau dans ton vin.

Je ne vois dans l'art que le pur « cristal », le grain d'aniline qui peut colorer un verre à liqueur, un verre à dessert, une flûte à Champagne, un verre à Bordeaux, un magnum, un jéroboam, une dame-jeanne, une jarre, une barrique, un cuvier.

Le verre à liqueur ne m'intéressait déjà plus.

Dans l'art, le ver de radium qui sourd, unique, avec une terrible douceur, comme une idée fixe dans le sommeil, comme le bond commence à cligner dans la gangrène en veilleuse des serpents, comme la mort ouvre l'œil dans le spermatozoïde, dans les villes aveuglées, sous les sommiers des terrains cerclés de douves crayeuses, plus bas que les vieux trônes et les carcasses, sous les marteaux feutrés de la nuit...

L'art dans le cristal de bismuth qui descend en lui-même et s'étage à l'intérieur. Il

s'irise et n'est pas d'un goût très pur, mais quel escalier pour un pou mégalomane !

Il n'y a pas assez de circonvolutions dans les cerveaux pour qu'ils simplifient. (Voir le schéma du cerveau du mathématicien Gauss).

Il n'y a pas de simplicité véritable. Il n'y a que des simplifications. Le naturel en littérature suppose le comble du travail, ou de la manière.

Il faut qu'il y ait des colonnes. Le moment vient où l'édifice tient tout seul, et où tu peux les retirer, doucement. Mais il faut que leur fantôme se fasse toujours sentir.

Ne laisse tomber sur la page que ce qui stalle. Ne tire pas sur la stalactite. Ce n'est pas une tétine.

Il faut que chaque mot qui tombe soit le fruit bien mûr de la succulence intérieure, la goutte qui glisse du bec de la bécasse à point.

Ne nous sers que du café filtre.

Chabrier s'impatientait des longueurs de je ne sais plus quelle symphonie. Tu as tort, lui dit un ami. C'est tout de même une machine construite. Attends que le plan se dégage.

: « Et si je veux que ce soit bien tout le temps, moi ? » répond en bâillant Chabrier.

Trop de mots. Ne laisse se lever de leur place que les chefs de file.

Ne laisse sortir qu'un mot d'élite, un débrouillard bien nourri, bien équipé. Tu l'arrêtes longtemps à la grille, et s'il est fin prêt, tu l'envoies faire les commissions pour tout le monde.

Ferme tes carrés de murs sans lézardes. Surveille tes ouvriers. Garde-toi des fuites.

Surveille le mot qui se trouve à la pointe, prêt à sortir. Le sergent Rabot, d'Erckmann-Chatrian, qui se trouvait un peu en l'air à l'angle des divisions Donzelot-Marcognet, fut longuement frotté de biais par un demi-tour de cavalerie anglaise. Il se défendait de toutes ses forces en pensant à sa vieille maman, mais, au bout d'une minute, il avait l'air en caroubier. Soutiens la charge du lecteur. Ménage tes mots pour leur travail.

Quand tu commences la musique, ou la boxe, ou le poème, tu raffines sur des cassette harmoniques, tu fais trop de feintes, tu penses en triplets. Ce n'est que plus tard que tu te résumes dans un petit groupe infailible, dans une touche heureuse. As-tu jamais vu tirer Rue ? Il restait en ligne, immobile et comme pétrifié. Tout à coup, il touchait droit, l'air étonné, comme par hasard. Ad augusta per angusta. La réciproque est vraie, si ça te fait le moindre plaisir.

Ne fais donc jamais de citations classiques : Tu exhumes ta grand'mère en présence de ta maîtresse.

Nous ferons renifler aux cuistres, s'ils nous embêtent, tes compositions et tes thèmes annotés par notre maître Edet. Nous y trouverons l'occasion de reparler de cet homme excellent et juste.

Il faudrait bien, une fois pour toutes, en finir avec ces machines-là. Nous en sommes faits, c'est entendu, mais que ça ne sente pas, c'est de la politesse la plus élémentaire. Et puis nous avons autre chose.

Vous n'allez pas, toute la vie, ressasser les souvenirs que vous prétendez avoir du ventre de madame votre mère.

Saint Amant, qui est tout imprégné de latin, n'en savait pas un mot.

Pas trop de lectures. Tu décales ton équation. Tu engraisse ta cellule noble.

Pas trop de voyages. C'est aussi d'un aliéné sentimental, ou d'un parvenu.

Tu émousses ton goût dans ces pickles. Tu perds ton aiguille dans cette botte de lianes. Tu t'édulcores dans ces sabirs. Tu te mithridatises.

Tu te crois libre parce que tu pars, et tu emportes tes pantoufles.

N'en parle pas trop. C'est d'une débutante qui n'en revient pas d'échanger sa malle de bonne, poilue comme un déménageur, contre une malle de chez Vuitton.

Pas trop de citations d'anglais, d'italien, d'espagnol. Tu as l'air d'un larbin d'hôtel qui colle des étiquettes sur des bagages.

Enfin, que ton anglais ne te sorte pas par le nez.

J'aime le Tour du Monde et le Journal des Voyages. J'aime trouver l'image des villes célèbres sur les vieux paquets de chicorée de Bressuire.

Qu'est-ce que tu vas voir ailleurs ? Des Français que ce n'est pas vrai, qui parlent l'argot parisien mieux que moi-même, et qui ont une chéchia sur la tête ?

Les Ritz et les Majestic sont devenus des bouillons de littérature diplomatique. Les cousines férues d'art y vont en voyage de noces. Il faudra trouver autre chose.

Si le Port de la Villette et le canal de Saint-Martin, pleins de crinières d'écluses et de lumières marines, se passaient à Venise ou à Amsterdam, tu les trouverais admirables, et tu ne les connais même pas.

Quand il écrivait le Bateau Ivre, Rimbaud n'avait jamais vu la mer.

Ce que tu écris, si c'est fort, a les dehors d'une fausse modestie.

Descartes fait des mariages de raison. Rimbaud des mariages d'amour.

Les poètes font les derniers. D'un coup de trompe, une trompe de la vallée de Thévalle, ils font venir des quatre coins de l'univers les personnes et les images les moins assorties, les plus étranges en apparence, et ils les ma-

rient, et ils les serrent comme les hémisphères de Magdebourg, et au bout de cent ans, on s'aperçoit que ça fait de bons ménages, tout aussi bien que les grands mariages de Descartes, et que ça marche — pour l'éternité.

La meilleure façon de gagner Dieu, c'est de bien faire ce que tu fais. Les gens qui s'occupent tout le temps de Lui me font penser à ces ouvriers qui demandent sans cesse audience au patron. Pendant ce temps-là, l'ouvrage ne se fait pas.

Laisse donc les dieux tranquilles. Si tu les sursatures, ils te foutront qq. jour un coup de pied qq. part dont tu ne te relèveras pas.

L'ouvrage ne doit pas être trop vaste. Il faut qu'il soit circonscrit dans le champ d'une vision nette et que l'esprit s'y puisse rassem-

bler. Mieux tu diaphragmes, meilleure est l'image.

Coupe les cheveux à ton lyrisme. Coupe lui même un peu les ailes. Laisse voir tes yeux entre tes doigts. Scalpe l'emphase. Une grande phrase est un cri de mondaine. Un mot, rien qu'un petit mot bien placé, je t'en supplie.

La petite terre frileuse de Tanagre ou de Cyrénaïque, déroulée comme une oreille pure, me touche autrement que tout le théâtre de Rodin, avec son tonnerre de coups de pouces.

La qualité, c'est de la quantité assimilée.

Le génie est une question de muqueuses.
L'art est une question de virgules.

Les mauvais poètes sont des poètes inspirés.

Le mot lampe est commun au poète et au lampiste.

Le lecteur croit que les mots ont un sens.

Ouvre ta porte au lecteur. C'est à lui de trouver les cachettes.

Tous les matins, avec une brosse demi-dure, nettoie ton cerveau de ce qu'il a mangé la veille.

Il tombe une pluie d'une finesse et d'une lenteur insolites, qui passe devant les lumières comme une petite chevelure rousse et vient se poser presque sans couler sur les tortues vernissées de la ville embouteillée.

Pendant ce temps, dans leur créneau, sur leur pied-selle et jusque dans leur lit, les pisse-bouquins, d'une dent de crotale inoffensive, distillent un venin délétère, grâce à ce bon papier de bois.

Ne te laisse pas te spécialiser. Garde-toi de l'orthopédie. Reste un amateur distingué.

J'ai fait mon choix depuis longtemps. Je préfère les hommes aux œuvres.

J'ai des amis qui n'ont que des qualités d'hommes et je les aime.

J'en ai qui sont de fameux artistes et dont l'approche m'interdit, comme à la vue d'un prisonnier qui s'avance derrière sa grille.

L'art m'a fané mes meilleurs amis.

Ce n'est pas ce qui se passe dans votre tête qui m'intéresse. C'est que vous ayez une tête.

Comme vous êtes drôles à regarder, mes chers Coludions. Je n'en reviens pas.

Vous attrapez une théorie qui sera virulente un quart de siècle, vous bricolez une invention qui tournera bien sur un demi-siècle, vous écaillez une découverte qui ne sera pas recouverte avant un siècle, c'est-à-dire une petite journée de ces temps quaternaires où nous sommes encore. Là-dessus vous direz que la terre est constante dans tout le système et que la pluralité n'est qu'un mirage, ou que la terre est bien immobile, avec trois éta-

ges comme dans les mystères, sans parler de ceux des chemins de fer souterrains, des hydrobus aux yeux boulus d'or bousculant les squales dans la mer, des grill-rooms populaires établis depuis peu de siècles aux abords du feu central, et de ceux des avions montant les bras en croix dans l'éther, aspirés vers d'autres cantaloups par des bancs de larves encore mal connues, périsprit de la terre à l'état colloïdal.

Qu'importe que tu penses le monde ou qu'il te pense, que nous soyons les crayons électriques, les vespertillons, les étincelles d'une association foudroyante, d'une catalyse divine, d'une poussée de granulie cosmique, de l'erreur d'un vortex lanceur d'un lasso de rides géniales, et que je me dévide vertigineusement avec ma chaise. Tout ce que nous pouvons dire, faire et trouver, va, c'est de l'homme, et l'Inconnue joue avec nous comme le chat avec la souris.

J'ai vu, tout au bout d'une vaste machine et dans un endroit quasi sexuel, un petit

rouage endormi qu'un long bras d'acier venu de loin réveillait parfois d'un air pimbêche. Il sortait alors de son boîtier, s'allumait d'un anneau rose, s'ouvrait comme une bête qui va prendre son vol, déployait une sorte de trousse, et se mettait à faire une besogne locale en tournant dans son petit cercle avec un bruit de macroglosse. D'instant en instant, il avait l'air de profiter d'une certaine tolérance pour s'écarter à droite et à gauche, en tournant son œil de caméléon à l'hélium, comme s'il avait voulu courir en liberté sur les grands plans que la courbe perd, tourner sa planète et voir ses dieux. Mais à peine avait-il cligné sur le moyeu de la deuxième bielle, il ralentissait, comme à regret, soufflait légèrement, faisait entendre une plainte décroissante, son œil pâlisait par degrés, lâchant une larme de graisse, il bouclait sa petite voirie, rentrait dans sa gorge et se rendormait. C'est ce qu'il avait de mieux à faire. Et ainsi de suite.

Je ne m'intéresse plus qu'à votre caractère, que vous n'avez pas cultivé. Le caractère est un métier, que vous ne voulez pas apprendre. Quand nous y mettons-nous ?

Je ne m'intéresse plus qu'aux moindres lapsus de votre mystère.

Non, ce n'est pas votre savoir que j'aime en vous, c'est ce patois de l'âme, et cette vocation pour le bonheur, que vous parlez si bien quand vous n'y pensez pas.

Quand nous sommes arrivés à Argenton-sur-Creuse, où je t'amenaïs pour la première fois, nous étions un peu souïs des conversations de ce long voyage en voiture, la glace baissée sur le crépuscule, et des tableaux et des bruits de la route ; les rayures et les rumeurs ; les villages en tricot roux, l'odeur de pain chaud de midi ; les longs fils de miel

des insectes... le tournoi des cires chantantes... le sucre violet du soir... l'iris qui sort des cheminées. Tu te souviens ? Nous sommes descendus à l'hôtel de la Promenade, et nous avons demandé un tire-boutons à un garçon triste. Et il nous a dit, en nous l'apportant : Tenez donc, Messieurs, avec une inflexion si douce, un regard si fidèle à sa vie de province, enclose et docile, un geste si content du soin de bien servir, que nous nous sommes regardés, et que j'ai senti monter une absurde envie de pleurer. Et puis, c'était dans mon pays, plein du souvenir de mon père et des vacances.

La nuit venait. La Vierge d'or se voilait là-haut, sur sa colline. Les persiennes se fermaient sur les pots de fleurs, bientôt réglées d'une portée de lampe, enfumées de formes qui nous épiaient. Des pas lourds tournaient la rue, bronchaient sur les pavés pointus. Des jeunes gens entraient d'importance au café. Le pharmacien prenait le frais dans les

yeux de son omnibus. L'épicière amoureuse présentait l'automne. Un train bâillait longuement dans la gare voisine. Le bruit de la Creuse commençait à fraîchir le long des jardins bordés de vapeur et des maisons éteintes où dorment les vieux grommeleurs et les fillettes qui grattent le mur.

C'était l'heure où le chagrin s'ouvrie quelque part, comme un pétunia, pour l'insomnie.

D'une fenêtre qui veillait, dans le haut des toits, grande ouverte et vide, un chant de femme partit comme une étoile filante. Resté seul entre ses deux cierges, un piano se mit à compter ses larmes.

Je voudrais retrouver le calme de ces jours, et répondre d'un cœur tranquille au doux cri d'Argenton qui traversait la nuit...

BRUITS DE CAFÉ

*Un peu de café après le repas fait
qu'on s'estime. Madame, c'est de
Villiers de l'Isle-Adam.*

(Conversations de la Nouvelle Athènes,
avant 1900).

...Impetu magis quodam animi...
(CIC.)

— De l'humeur dont je suis, ne venez pas
me parler raison.



Dans nos livres, il y a trop d'appelé et trop
d'élu.



Le bon écrivain est celui qui enterre un
mot chaque jour.



L'écrivain est horizontal, ou vertical.

Celui-là écrit à la course et pour arriver le premier. Le voyage ne l'intéresse pas.

Celui-ci s'arrête dans les patelins, jubile, flaire, écoute, fouille et fait parfois sortir une source.

Pour lui, les mots sont artésiens.



Le style appelé généralement clair est un style qui n'a qu'une tranchée de première ligne. Il n'y a rien là-derrrière. Ça ne tiendra pas.

Une phrase claire à la première lecture vous contente comme une femme facile. A la deuxième, elle se vide.

Une phrase obscure... etc.



Pauvre phrase claire ! Ça coule, ça se démaille, ça file comme du cousu machine.

Vous ne paîrez jamais assez le cousu main.
Le bon marché est toujours cher.



— Du temps de votre jeunesse, on se moquait des penseurs. Ayons égard aux penseurs.

— Du temps de notre jeunesse, nous n'aimions pas les enherbeurs. Et si j'étais Cambronne, vous m'entendriez mieux.



— Soit. Respectons les penseurs.

Respect au maître. Honneur aux dames.
Défense de cracher par terre.

Comme on le lisait sur un écriteau, dans les vieilles salles d'armes.



— Je respecte les penseurs. Pas ceux qui cultivent le genre penseur.

La pensée, oui, dans une belle chair. Une belle voix, dans un beau corps.

Aimez-vous mieux une belle garce qu'une sainte femme mal bâtie ?



— Mais pas la pensée qui tourne à vide et qui repart, et qui fait toutes les maisons sans trouver la bonne, pagure de toutes les coquilles, insecte agile et désorienté, qui s'empêtre dans la vitesse et brouille longuement ses outils dans l'espace avant de se garer dans un fruit de la terre.



Pas le songe-creux. Pas le jargon.



— Qui dit cérébral ne dit pas nécessairement intelligent. Repassez ça de temps en temps.



— Il y a une maladie chronique, une sorte d'impaludisme de l'intelligence. Maladie critique, qui pousse des furoncles d'idées. Prurit des idées. Bourse aux timbres des idées. — Maladie scolaire. Infatuation universitaire. Retour offensif du pion. Sorbonne de persévérance.

— Maladie bourgeoise. Pesante et sournoise comme la Grande Muette. « Manœuvre de la tortue » qui se pousse contre l'amour.

Œuvre de chair ne désireras qu'en mariage seulement. Et seulement pour faire des enfants. Et des idées.



Combinaisons d'idées, combinaisons de mots, combinaisons de lettres, combinaisons de signes.

Pièces interchangeables de « meccano ».

Ça sonne creux, sec, dormitif comme le trictrac.



Ces gens qui remuent des idées, toute la vie, comme des osselets, comme des boutons dans une boîte, avec un bruit de cailloux roulés sur la grève...



— En poésie, l'intelligence fait les commissions, porte les paquets, se renseigne et vient au rapport, fait les comptes, classe les petits papiers, choisit dans les lettres d'amour, téléphone et prépare le bain. Comme une servante jaune et noire auprès d'une belle maîtresse.



— La poésie prend la raison pour confidente. Elle fait confiance à cette fille, sèche, entendue et qui sent la fourmi, qu'elle a sauvée de l'anémie pernicieuse, et qui la sert fidèlement.



— On dit avec tristesse : Il est intelligent.
Du même ton qu'on dit d'une femme laide.
Elle a de beaux cheveux.



— L'intelligence dépersonnalise.



— Dans l'homme du second degré, le penseur, c'est le bourgeois.



— Présomption de l'intelligence. Empiètements épileptiformes. Délires intervallaires. Avances d'hoirie précipitées. Chien qui tourne en rond pour se mordre la queue. Gosse qui monte sur une chaise pour se mordre le front.

Bavardage de l'esprit : Bégaiement organisé. Niveau d'eau qui cloque. Boussole affo-

lée. Joueur pressé de gagner qui a un train à prendre et secoue rageusement les dés dans leur cornet. Chorée de la tête.



L'intelligence envisagée comme une aptitude spéciale, à compétence un peu plus étendue que toute autre, parasite de toutes les autres, mais aptitude spéciale quand même et qui ne saurait, pas plus que toute autre, prétendre à la dictature.

...Guetter le point où son activité n'est plus qu'illusoire et ne marche plus que par vitesse acquise, jusqu'à devenir convulsionnaire, ou somnambule.

...Une glissoire sinueuse où la vitesse vous entraîne, ricoche, fait malgré vous ses figures, décroche vos voitures l'une après l'autre, et part toute seule.



— Il faut d'abord se laisser faire, accueil-

lir, laisser porter, donner table ouverte. Ensuite, organiser, manœuvrer, trier.



— Je n'aime pas l'intelligence pure, pepsine qui se digère elle-même.

J'aime l'intelligence qui colle au substantiel, aux contours du travail, aux secrets de l'amour.

J'aime l'intelligence qui fait effervescence avec les choses.

J'aime l'intelligence qui mange de la viande.



— L'intelligence qui vit d'elle-même thésaurise. Elle dessèche comme l'avarice.



— L'intelligence, régulateur dans un moteur à gaz pauvre.



— L'intelligence, comme le radium, combat des cancers ou les produit.



...Mais vous fouillez dans la cellule, et vous ne trouvez jamais dans le noyau qu'un certain M. Durand, qui vous dit n'avoir pas qualité pour traiter.



— Vous faites le ménage de l'univers avec les ustensiles du raisonnement. Bon. Vous arrivez à une saleté bien rangée.



— L'intelligence tend au complet. Si elle commence, il faut qu'elle ne s'arrête qu'elle n'ait bouclé la sphère. Je ne veux pas qu'elle aille en zigzag.

Faire le complet de quelque chose, la grande culture n'y suffit pas, qui n'a pas le temps de tout embarquer. Il y a bien le vieux système de ramener tout à quelques questions. Mais, honnêtement, je devrais connaître le matériau, le particulier, l'incident, le groupe secondaire, et de proche en proche, et de cercle en cercle, connaître tout.

Pour parler décemment de Dieu, pour hasarder la moindre explication du monde, peut-être faudrait-il savoir tous les métiers, la verrerie, la céramique, les procédés de la teinturerie, le bon assemblage à queue d'aronde, la gravure au sucre, le manuel Roret, tous les commettants, toutes les pratiques.



— Hegel : La nature est un système de moments qui procèdent nécessairement les uns des autres, et dont chacun est la vérité de celui dont il résulte.

— Spinoza : Un corps qui est en mouvement ou au repos a dû être déterminé au

mouvement ou au repos par un autre corps, lequel a été déterminé au mouvement ou au repos par un troisième corps, et ainsi à l'infini.

— Je crois que te voilà rivé ?



— Alors, mieux vaut être poète, c'est-à-dire agir.



La poésie travaille en fait. Justice naturelle. L'intelligence, en droit. Justice légale.



— En art, il faut croire avant d'y aller voir.



— En art, il faut que la mathématique se mette aux ordres des fantômes.



— Il y faut faire sa matière soi-même. Comme un pianiste fait sa sonorité.



— Littérateurs, on nous dénie le droit aux recherches de pure matière, qu'on accepte, l'esprit fermé, de la peinture et de la musique.



— Quand tu lis un livre, pèse les mots, regarde les objets qu'ils veulent représenter, joue au furet derrière l'auteur, en gardant toujours tes distances, fixe rapidement ses rapports, et tu auras bientôt ses mesures, — en tenant compte des tolérances.



— On me reproche mes variations. Mais on n'écrit pas un poème comme des mémoires, et des maximes comme des cauchemars.



— J'écris pour mettre de l'ordre dans ma sensualité.



— L'homme qui aime d'écrire, (et qu'on écrive), s'il est concis dans la richesse, c'est qu'il connaît la vie mieux que les autres hommes.



— Une phrase parfaite est au point culminant de la plus grande expérience vitale.



— L'art est à la vie ce que le sperme est au sang.



— « Au commencement fut le verbe. » Les idées sont les parasites du verbe.

Les idées sont une maladie de la parole.
Une noix de galle sur une épissure.

Il faut faire des mots les phagocytes de
toutes ces idées inorganiques.



— Les lourds faits providentiels font venir,
comme un aimant, les idées que vous croyez
mouvoir. Ils jouent le rôle d'agents provoca-
teurs.



— Toute idée est une belle occasion de se
taire.

Elle est perdue...



— Règle-toi, pour être délicat et fort,
comme un marteau-pilon qui bouche une
bouteille au ras du goulot sans le tou-
cher.



— Les idées sont des vêtements sur mesures qu'on a fait passer dans la « confection ».

Des laissés pour compte. Des lieux communs, que vous retouchez.



— Vos idées, dans leurs rapports, sont des affiches mal repérées.



— L'intelligence est un capitaine qui est toujours en retard d'une bataille.

Et qui discute après la bataille.



— Abuser de l'intelligence, en art, équivaut à recourir, pour plaire en amour, aux artifices de l'esprit.



— L'intelligence qui vit sur elle-même pousse les pâles fruits des unions incestueuses.



— L'intelligence appliquée à elle-même me fait penser à M. de Crac, qui essayait de se tirer d'un marécage en se soulevant par sa perruque.



— Ne vous obstinez pas à croire qu'expliquer tend à définir.



— Etre intelligent, c'est percer le fût, aveuglément, comme un gabelou. Non pas tourner autour et tâcher de savoir.

— Nullement. C'est planer, entourer, repérer dans l'ensemble, envelopper de passes, circonvénir : Orphée à rebours.



— Le centre de gravité de la tradition se déplacera sans cesse, comme le centre des villes et celui des plaisirs. Impossible d'en fausser l'axe en l'endormant au xvii^e siècle.



— Il faut que les mots soient nourris par en dessous. N'espère pas de hâter leur pousse en tirant leurs feuilles.



— En art, c'est-à-dire en amour, il faut que l'intelligence suive, comme un suiveur suit une femme avec l'idée de l'entretenir.



— L'intelligence, en poésie, joue le rôle de l'institutrice d'une grande courtisane.



— Vous ne parviendrez au sens intime des choses, et vous n'y ferez parvenir les autres, qu'à la condition d'en posséder le corps, et d'être là-dessus d'une indiscretion savante et dosée.



— L'art ne sera que là où vous saurez percevoir, et faire apercevoir, la solidarité haineuse qui lie l'être et le vivre.



— Nos professeurs nous parlaient du soleil de la Grèce avec l'accent de la nuit, de la cave, et l'odeur d'un vieux pigeonier.



— La mode est une fille à qui sa mère veut survivre.



Si le nouveau vient avant le terme, il faut le mettre dans une couveuse. Alors, à quoi bon ?



— Le nouveau n'est viable qu'à l'âge de raison. Mais alors, il n'est plus nouveau.



— Certains voyageurs me font penser à ces noceurs qui changent constamment d'établissement pour fuir un ennui qui les travaille comme une puce : l'autre ne les lâche pas comme ça !

— Le voyage, et l'ennui, sont à l'intérieur.



— La poésie affine l'intelligence comme une jolie femme affine l'homme de son ma-

riage de raison. Elle lui apprend la peinture et la musique...



- Travail poétique :
- Des corps simples reconstitués.
- Des précipités.
- La plus grande collection de faits digérés dans la plus étroite synthèse.
- Le plus grand nombre de faits ramenés au plus petit nombre de lois.
- Quelques réciproques sont vraies.



— La poésie, cette vie de secours où l'on apprend à s'évader des conditions du réel, pour y revenir en force et le faire prisonnier.

- La seule prestidigitation qui ne soit pas truquée.
- Le seul rêve où il ne faille pas rêver.
- Le point où la prose décolle.

— Le moment où la prose marmotte, se lève de table, et pousse sa romance.

— Une leçon de choses chantée.



— Une forme jésuitique de l'intelligence.

— Un pieux mensonge.

— Une politesse rendue à Dieu, avec un mot du cœur en plus.



— La poésie bat la logique comme Polichinelle bat le commissaire.



— Ce qui m'irrite dans Annunzio, dans Barrès, et dans quelques autres bellâtres de lettres, qui peuvent avoir des mérites, c'est qu'ils ne peuvent pas se passer du luxe, du luxe tout fait, du luxe d'argent, du luxe des gestes, du luxe de l'âme, du luxe lyrique. Ils

ne font rien avec peu de chose, ils ne peuvent rien faire tout seuls. Ils sont incapables de construire sur un fonds modeste. Il leur faut vraiment ce qu'il y a de plus cher, et que ce soit prêt à porter. Ils croient encore à la hiérarchie des sujets, des classes, des noms propres, des légendes. Ils ne voyagent qu'en première classe. Ils ne parlent qu'aux officiers. Ils font de l'œuvre une sorte de Cour. Ils ne conçoivent pas que le seul sujet soit l'écrivain même, s'il est un homme. Il leur faut des héros, des sites, des villes d'art, des chefs-d'œuvre, de vieilles renommées, des partis célèbres, de riches mariages d'art. Il faut que la besogne, il faut que l'art aient été fondés par les autres, comme les belles fortunes et les bonnes maisons l'ont été par les ancêtres. Ils sont les fils des œuvres des autres. Ils sont les fils à papa de l'art.

Ils n'aperçoivent pas qu'on peut faire des miracles avec de toutes petites choses, avec le médiocre, avec l'anonyme. Ils ont bien l'air de ne pas savoir que les enfants font de grands voyages dans une petite caisse, jouent

au chemin de fer avec une bobine, construisent un moulin avec une noix vide, et rêvent là-dessus les plus beaux poèmes. Comment donc ont-ils joué, s'ils ont jamais joué, quand ils étaient petits ?

Je les trouve pareils à ces entripaillés qui n'ont de regards que pour les femmes en vue, les filles cotées, les pralines officielles, sans jamais voir la beauté qui passe, inclassable et mystérieuse.



— Ils me dégoûtent tous. Les uns veulent nous faire prendre pour de l'énergie, pour de l'enthousiasme ou de la probité, leurs cris, leurs gesticulations, leur bave de gens qui ne vivent que l'écume à la bouche. Si on pouvait chercher dans leur circulation, on y trouverait trois faux haricots rouges.

Les autres nous donnent leur petite nature, leur indigence, leur sang de navet, pour l'œuvre du goût le plus dépouillé. Parce qu'ils sont privés, ils veulent nous faire croire

qu'ils se privent. Parce qu'ils n'ont pas de quoi se nourrir, ils mettent l'art à la diète. C'est « Le Renard ayant la queue coupée ».

‡

Le psychologue : une crème de menthe qui voudrait passer pour une absinthe.

‡

— Impossible d'écrire comme tout le monde.

C'est-à-dire comme ces gens-là :

Les puristes : La tendreté de cette femme l'inclinait à la donaison.

Les archaisants et les basochiens : Encore bien même que, de la façon, je n'appréhende point d'inférer de ces prémisses qu'il faille controuver ce que de droit, je ne veuille point y croire.

Les académistes : Assez ironique pour être timide, assez timide pour être ironique, c'était un homme brave et un brave homme, etc.

Les philosophailleurs primaires : Cette splanchnologie de la conceptibilité s'avère d'une armoirie personnelle introspectrice.

Les critiques d'art : La peinture sera constructive, spatiale et mammiphobe.

Les scientifiques : La matière est-elle granulée, ou granuleuse ?

Ah ! nn... nnon, par exemple !

Deux fois, une petite !



— L'intelligence fixe le fait. Puis elle l'abrutit pour le faire entrer dans son système, comme la Chinoise abîme ses pieds dans ses brodequins.

— La raison, quand elle pique une crise, flanque à la poésie toutes sortes de maladies pour l'empêcher d'être belle à trop bon compte.



— Le meilleur poème en vers réguliers

sera le moins farci de remplissage. Mais il y en aura toujours.



— Vous êtes des badauds qui avez besoin d'emboîter le pas à un régiment, que vous prenez de bonne foi pour un poète.

Moi, j'aime mieux les passants.



— Le vers régulier vous inspire confiance.

On tombe plus facilement d'accord, et on se sent plus solide sur des pieds que dans une transe, toujours suspecte.

En outre, il vous promet vaguement un calembour.

Alors, il est de tout repos.



— Le vers régulier n'est qu'un cadre, où vous ne vous faites pas faute d'encadrer des navets.

Mais ne vous dites pas que le cadre vous protège.



— Si le vers régulier vous abîme les pieds, faites-vous un vers à votre mesure.

Ecrivez en prose, mais ne faites pas de la bromhydose.



— Je me suis fait un vers libre régi par l'alexandrin. Je ne rime pas quand je ne veux pas rimer.

— Représentez-vous le poète consultant soucieusement son dictionnaire de rimes. Et je vous défie de dire que les plus grands poètes n'ont pas marqué ce pas ridicule. Amour, tambour, virole, variole, mélange-t-on, Mélancton, vieillard en sort, hareng saur, etc.

Sur ce pénible temps d'arrêt, le front du poète apparaît sur l'écran comme le fessier du vers régulier.



— Victor Hugo est un immense poète, quand il ne fait pas d'effets avec son métier. Quand il ne fait pas rouler ses muscles comme à la parade, chez Marseille. Quand il ne se donne pas de grands coups de poing dans le caisson, comme fait le gorille avant d'attaquer le chasseur.



Baudelaire est un faiseur de miracles, quand il ne met pas à son cœur un suspensoir d'un goût détestable. Quand il ne grimace pas comme un nègre blanc malade de la poitrine.



— Notre maître Mallarmé gante juste. Il met quelquefois deux doigts dans le même.



Claudiel : Un phare aussi grand que le doigt

de Dieu, qui montre le ciel aux moutons enragés, qu'il repousse à coups de brûlots admirables. Quand il est en humeur de rire, il met le tonnerre en brochette, et fait l'amour avec des mælströms.



Valéry posait ses marrons, on ne savait où, dans les ténèbres. Un jour, le voilà qui allume sa mèche, et des cordons de feu tirent de toutes parts, dessinant des chemins qu'on ne connaissait pas.



Valéry n'attend pas les points de vue. Il crée les points de vue.

Il jette une pincée de rapports, qui se déplient à vue d'œil, comme des fleurs en bois japonaises, prolifèrent, se mettent au point, comme dans le champ d'une jumelle, et se déduisent à l'emporte-pièce, d'un petit coup de silence, comme les cristaux.



Valéry apporte cette chose énorme : Une émotion de pensée d'une vibration sentimentale.



Valéry apporte à la pensée de nouvelles façons de s'y mouvoir, un entraînement personnel, des prises fraîches : le jiu jitsu dans le cartésien.

Le domino qui l'intrigue, il lui tire les vers du nez : C'est lui qui le soule.

Il ne se laisse pas surprendre. Il se tourne de tous côtés, polyédriquement. Vertigineusement, dit Edgar Poë.

« Père, gardez-vous à droite, gardez-vous à gauche. » Pas de coup du père François possible.

Dans l'idée, cet insecte horriblement prolifique, il a débusqué la larve et la nymphe.

Il retourne les tissus. L'envers, qui se cache, vaut l'endroit. Montrez vos mains.

Proust rumine au ralenti. Valéry spécule à l'accélééré. Le hoplite et le vélite.

Valéry voudrait sortir de l'homme. Que ne donnerait-il pour voir le monde, l'espace d'une minute, avec l'œil d'un loup-cerveau !

Que ne donnerait-il pour se sentir, un matin, à l'heure du lait plat et du pain tendre, une circonvolution tout à fait nouvelle et miraculeuse, qu'il pourrait combler de satisfaction !



Les deux pigeons.

Valery Larbaud parcourt le monde, avec un merveilleux bagage, à la recherche de son étoile, qui brillait ici-même, « au-dessus de sa tête », et se tuait à lui faire de l'œil, sans attirer son attention.



Apollinaire a joué le hasard, le plus souvent avec bonheur, parfois avec une veine insolente. Il fait un pâté sur sa page, la plie, la raye avec l'ongle dans tous les sens, l'ouvre, et ça a donné de jolies figures, qu'il n'a pas grand'peine à arranger.



L'artiste contient l'intellectuel. La réciprocité est rarement vraie.



L'intelligence, c'est parfois de l'art qui fait sa cour, et plaide l'innocence, ou la bonne foi.



L'intelligence, c'est parfois de l'art qui n'a pas de bagou, pas d'usage du monde, et fait recevoir par sa femme.



Il y a un abus de l'intelligence, comme il y en a un du sentiment.

L'une, pas plus que l'autre, ne manque d'hypocrisie, de bluff, et de moyens de chantage.



L'intelligence, quand elle abuse, mange son bifteck à travers une loupe.



L'intelligence sera collective. Il y aura des appareils à fabriquer de la pensée. Tout sera moyen. Tout sera métis. La terre sera peuplée de métis...



.....Besoins occidentaux. Besoins croissants d'accélération, de jugements rapides et provisoires. Course aux conclusions bâclées. Res-sac d'une salle de machines. Jet précipité, granité, d'une fabrique de comprimés, dans les idées et dans les actes. Tout ce qui saute sur la connaissance comme une tique, tout ce qui court au besoin de savoir, de savoir tout de suite, et d'en finir, arrache l'homme, par saccades de plus en plus dures, à l'égalité d'esprit qu'il faut pour produire, au loisir, à la lenteur, à la caresse profonde, et le tire de plus en plus loin de toute sorte de bonne grâce.

KRIEGSPIEL

Pour paradoxal que je passe, je n'étonnerai personne si je dis que Werth n'a pas de talent comme pastelliste. Il ne taquine pas la nuance. Il ne possède pas la tendre boîte où dorment comme des chrysalides, ô futurs papillons qui ferez bien dans l'or, les cérithes aux noms chéris des femmes : une flûte de Pan de lilas, de rose, et de mauve. D'abord, Werth casserait ses pastels. Mais pour la musique, il n'en craint pas. Les cuivres surtout

sont de premier ordre, bien que peu constants. C'en est presque de la musique militaire. C'est Saint Jean Bouche de Cuivre. Quand il est désaccordé, quel couac ! Mais quand il est accordé, quel coup de gueule ! Amis, vous vous souviendrez toujours des dîners chez Philippe et chez Francis, de Carnetin, de la crêmerie Brunat, de la proue sur la Seine et des soirs d'été dans l'île Saint-Louis, pauvres poètes, quand les bateaux-mouches glissaient comme des silures aux bouches tristes ! Marguerite Audoux, Jourdain, Yell, Chanvin, Larbaud, Ray, Gignoux, Werth, nous sommes les derniers tenants du groupe. En dépit de l'inconscient monstrueux qui nous travaille, en dépit des malentendus, des affaires, de la galette, en dépit des concessions, des rancunes, en dépit de nos pauvres nerfs, serrons les rangs, sentons-nous les coudes.

Toutes ces histoires de rogne et de musique se passent dans le caractère de Werth comme dans ses livres, ça ne fait qu'un. Ça m'a agacé, j'en ai souffert, mais je retiens de son grand talent son grand courage. Car il est

courageux comme peu de gens au monde, courageux comme l'était Mirbeau, naturellement. Ce n'est pas, comme on l'a dit, un brillant lauréat du Conservatoire de la Révolte, ce n'est pas un prix d'Excellence de Courage, c'est un grand champion. Aucune puissance humaine ou mécanique ne peut l'empêcher de rouspéter, de réagir à l'injustice, d'engueuler les entripaillés, de dire leur fait à quelques pontifes de la fortune ou de la littérature, à ces richards qui s'amuse des souffrances des autres et marchent sur les pieds d'un artiste, à ces mécènes qui se croient les Nérons de l'Art et qui le traitent comme une maquerelle fait de ses pensionnaires, et devant lesquels, par lâcheté, par défaillance nerveuse ou par vice mièvre, beaucoup de monde (et pas du plus bête) se masturbe avec crainte et tristesse. N'essayez pas de faire Werth à la conversation, n'essayez pas de l'avoir avec de bonnes paroles. Il ne sera jamais content. Il ne veut rien savoir. Il est toujours là pour crier, contre l'argent, contre la force, contre la m...

Ne me dites donc pas que ça ne sert à rien. Vous m'obligez à vous répondre par l'influence de la parole et des livres sur les mœurs, et j'ai horreur des lieux communs : Dieu lui-même a besoin de cloches. Le régiment marche à la clique. Au commencement fut le Verbe. Etc.

Il y a quelques années, Florent Schmitt repoussa d'un négligent orteil un grade de chef de musique militaire, sous prétexte que ça manquait de cordes, et qu'on ne voulait pas lui accorder de cordes. Puis, pendant quelques temps, on n'entendit plus parler de rien. Mais, comme disent les diplomates, tout est dans rien, et les diplomates surveillaient. Des conversations chuchotées dans les palaces, aux Affaires Etrangères, au rapport de la Place. On tirait, d'un air précieux, d'un étui en maroquin écrasé, des cigarettes à bout d'or. Dans l'espèce, vous êtes indiqué pour cette mission difficile (*Un peu de feu, s'il vous plaît*).

Soudain la foudre éclata sous la forme

d'une sédition militaire. On décida d'empêcher Florent Schmitt de faire de la musique. Mais le bougre, avec sa petite brosse de colère au-dessus de la bouche et son lorgnon taché d'œuf à la coque, avait la musique chevillée au corps. Les bureaux de recrutement s'engrassèrent à vue d'œil. De vieux capitaines, le képi foulard à viscope de bat d'Al' renversé sur le châgnon de leur col apoplectique, en bras de chemise ou dans un chandail percé aux coudes, leur flottard à la braguette déboutonnée descendant en lampion sur des vernis à bout Carnot, scribouillèrent des Invalides à la rue Saint-Dominique. La tourbe des mouchards, des concierges et des branleurs déferlèrent aux portes. Des ombres vermiformes rampaient dans la nuit de Latour-Maubourg. Florent Schmitt écrivait un psalme.

Le Conseil Inférieur de la Guerre, dans une réunion plénière et dernière, et sur le rapport des généraux Pâlotte de la Fuite et du Fer de l'Artigerie, décida que le seul moyen de réduire Florent Schmitt était apparem-

ment de le tuer. Des raids cernèrent la banlieue. Florent demeurait introuvable. Il était caché sous son psaume. La cavalerie s'épuisait. Les vieux sous-offis cherchèrent des roses. Hélas, plus de remonte. Les passions s'endormaient. La 1^{re} section de l'E. G. D. L. s'émouvait. Les poètes encombraient les salons et les boxons, couchés sur les pianos mécaniques. On était à la merci d'une dénonciation de pipelet, de crémère ou de père noble. On traquait les hommes sur la vaste terre. On tendait brusquement des chaînes autour des vespasiennes et on en prenait comme ça quatre ou cinq. Si c'était dans les tasses comprises entre la Madeleine et l'Olympia, on en chopait huit ou dix. En désespoir de cause, on dirigea sur Paris l'E. M. du 69^e régiment du Génie-Supérieur, en garnison à Limoges. Ces pauvres gens, victimes des plus rouges injustices, menaient une vie de rentiers de province, dans la ville immobile comme un îlot dans un rapide, et peuplaient les cafés, les jardins, les terrasses. Quand un rare soldat de 2^e classe traversait

la Place d'Armes, seul comme une mouche attardée l'hiver, ils se levaient tous d'un même mouvement et le saluaient militairement. Ces gradés arrivèrent à Paris par des trains semi-directs et dans des conditions déplorables de nourriture et de sommeil. On les mit en subsistance aux Magasins Généraux, comme il était convenable. Quand le temps fut venu d'agir, le Génie mina le périmètre. Une harde de colonels de gendarmerie fut attendre, une nuit, rue Damrémont, devant sa porte, Schmitt qui rentra fort tard. C'est alors qu'un commandant de pharmaciens de l'Active essaya de l'attaquer avec une bouteille d'urine. Il fut rapidement mis hors de cause. Et Schmitt eut le temps de se faire ouvrir la porte et de refermer son Psaume avec un bruit de tonnerre ! Mais le quartier était cerné, les lendemains étaient peu sûrs, et comment résister au nombre !

Au matin, les cris d'appel de Schmitt, soutenus par son psaume et transmis par les marchandes des quatre saisons, nous parvin-

rent sans trop d'encombre sur les ailes de la musique et de la lumière. Werth et quelques amis, dont j'étais, nous nous mêmes en campagne. Contre le 69^e Génie, nous mobilisâmes le 1^{er} Talent. Nous fîmes ensemble tous les luthiers, tous les marchands d'instruments de musique de la ville, depuis Caressa jusqu'à Jérôme Thibouville, et nous parvînmes enfin à constituer cet orchestre monstrueux de dix exécutants qui, puissamment armé de triphongues, de saxotartes, de trimbalets, de tromboches, de pangifles, de fusils et de mitrailleuses à derrière prêtés par ces dames, et jouant sans relâche le psaume, prit assez rapidement le meilleur sur les Pères Nobles, sur Guillaume et sur Marolles, fit taire l'artillerie rhomboédrique du Conseil Inférieur de la guerre, et rendit les nôtres à l'Art, puisqu'il faut tout dire, à la fin des fins !

PORTRAITS DE FAMILLE

JOSUÉ GABORIAUD.

Pas d'explications à donner, pas de commentaires, pas de plans sous-jacents à dégager, pas de jargon : c'est écrit dessus. La joie de peindre s'y étale, s'y beurre, y chauffe comme dans une bonne cuisine, avec une évidence ardente et tranquille. Gaboriaud a des sens en excellent état. Il peint comme on se lève de bonne humeur, comme on s'étire,

comme on chante en faisant sa toilette. C'est un homme de la campagne. Les amis arrivent par le train de onze heures. On les attend par le chemin de terre, au bout du village qui sent la pierre chauffée et la boulangerie. On les accueille avec un rire écarlate et des injures époustouflantes. On rentre déjeuner. Le soleil donne tous ses cuivres. Le long des haies, les fleurs éclairent la Bourse aux insectes et brûlent leur couleur comme un foyer répand sa chaleur...

*Lorsqu'au déclin du jour, assis sur la bruyère,
Avec un vieil ami tu bois en liberté...*

Or, sachant manger, nous prétendons boire.

Gaboriaud empoigne la nature à bras-le-corps, il ne la connaît qu'à mains plates. J'ai l'impression d'un passage rapide, d'une prise directe de l'homme à l'objet. Il l'embrasse de toute sa carrure, et ils roulent ensemble dans le pétrin. Mais quelle matière sort de cette étreinte puissante ! On pense tout de suite à

d'excellentes choses, à de la crème double, au regard innocent et chaud d'une poitrine de femme, à de la pleine peau et à de la pulpe, à des étoffes à plis droits, à des murs gras de vieux villages, à une carrière de marne au crépuscule, au gant de cuir blanc d'une fleur épaisse. Un paysage d'une douceur sévère, étendu le long d'une colline, commence à se froncer sous le soir qui rampe, et rétracte les branches de trois arbres maigres comme les pétales d'une encrine inquiète. — Un pommier fou de chaleur tord et déchire son linge et le lance contre le soleil. — Nous sommes à la fenêtre avec des camarades : La rivière sort lentement de la ville entre des maisons peintes comme un jeu de cartes de Jacquemin Gringonneur, et, là-haut, la Cathédrale d'Amiens commence à s'accroupir et à bleuir dans la journée qui s'écoule, et à replier ses fortes pinces pour le soir, sous un ciel fait pour l'ardoise et les martinets.

La peinture de Gaboriaud est une peinture de santé, de raison, de franchise. Pas de

mièvrerie, pas le moindre trompe-l'œil, pas même cette adresse licite... Un travail sérieux, de fortes bases, une solide conduite de la pâte, un emploi savoureux et mesuré du couteau. Le peintre connaît parfaitement son affaire. Mais le métier, à force de vigueur honnête et d'attention passionnée, dépasse l'objet et le rendu. Gaboriaud, peut-être sans le chercher, démasque l'aspect loyal et perfide qu'il a devant lui... Il avance, il appuie, et d'une poussée brusque il coltine tout ce qu'il faut. Le voilà qui se rend maître et touche au visage du mystère, qui est souriant et difficile...

CHARLES WINZER.

Vous verrez comme moi chez Winzer ce qu'il faut qu'on ait de l'amour des maîtres, (il a du goût pour le Tintoret, Greco, le Primatice), un amour étendu, varié, refondu par la vie, une exécution libre et large, une cou-

leur riche et sourde, une sorte de spleen gourmand, de tristesse sensuelle.

*Qu'en dis-tu, voyageur, des pays et des gares ?
Vas-tu cueillir enfin l'ennui, puisqu'il est mûr,
Toi que voilà fumant un maussade cigare
En projetant une ombre absurde sur le mur ?...*

Le peintre sort d'une fête (après tant d'autres « en étrange pays »). Un punch d'air le flambe au visage. La rampe donne un peu de lumière bleue. L'aube s'élève, pleine de poules d'eau et de lophophores. Elle a dissipé les danses macabres qui tournaient dans les salles et dans les jardins de la demeure seigneuriale. Le fantôme de Weber ramène la nasse des lustres. Les squelettes ont posé leur chapeau haut de forme, ils ont rassemblé tous ces instruments d'un travail dont nous ne savons pas encore le fin mot, cette tête pour jeu de boules, ces compas, ces couverts, ces trousseaux d'ossements, et ils sont allés ranger tout cela chacun dans son plumier. Silence.

Ils sont tous couchés maintenant dans leur boîte, comme un instrument de musique. On n'entend plus que les oiseaux qui s'éveillent, pleins de questions naïves. Le poète, fatigué mais tendu, gagne les quais. Moment délicieux, le collet relevé, première cigarette, tour rapsodique... Hier l'amour... Bousculade polie des rêveries et des songes. Les Quais, Saint-Cloud, Versailles, un souvenir qui bat des ailes et glisse entre les doigts. (*En ce moment, où est-elle ?*) Hier, le pompier de Médrano avait l'air d'un guerrier de Bouvines... Adrienne Monnier ressemble à une héroïne de la Révolution française... En face, la Seine tourne à plein bords, sulfureuse. De l'autre côté, c'est le quai de Béthune où habite l'ami Chanvin. Par la grille du Jardin des Plantes, on voit une espèce de zébu, immobile et lourd, comme un meuble débarqué par les dieux, sans compensation, tête basse, et des oiseaux tristes qui font le gros dos près de leur rocher de photographe, et la grue trompette et le paon blanc qui s'étale par terre sont là comme des actrices dans une

gare, la nuit, ou comme des mondaines surprises dans une rafle et gardées dans un coin, avec leur manteau de soirée ; il n'y a rien à faire qu'à attendre.

Gaboriaud, qui est peintre aussi, est un grand balancier net, un grand marin sans graisse, au teint coloré, au visage bien raclé ; les traits longs et fins se meuvent en ordre comme par des courroies. Le visage de Winzer semble immobile. (*Oppose un œil anglais aux sites de colère...*). Mais Winzer est un dandy tendre. Si tu le regardes mieux, tu vois que le moindre trait, le plus petit méplat semble bouger, sur place, imperceptiblement, d'une sensibilité aux lueurs inquiètes, d'un désir, d'une émotion contenus. Il rougit, elle va sortir ; voilà : il a un nouveau chapeau en taupeline chaî, rectifiée, et douce au toucher comme un jeune chien, ruban noir, un peu large, une merveille... Clark entre, balancé par sa canne et riant comme un jet d'eau... Grand amateur de musique. On ne joue jamais le Premier Quatuor de Borodine,

la Symphonie Inachevée a figuré quatre fois au programme en dix ans, on ne joue plus jamais les quatuors des Vendredis de Glazounow, et la Rapsodie Orientale n'a pas été jouée à Paris depuis l'Exposition de 89. « J'en mangerais ma tête ! »

CAQUETS
DE LA TABLE TOURNANTE

(PREMIER RÉCIT DU NAUFRAGEUR)

A JACQUES-ÉMILE BLANCHE,
qui me fait observer que la table tournante en prend à son aise avec les époques. Les tables tournantes, je l'ai dit ailleurs, chevauchent les âges avec une facilité notable. Les tables tournantes sont antiquaires.

Il me dit aussi que ladite table oublie le bambou, comme la peluche. Il faut faire droit à cette remarque.

L.-P. F.

Le temps me manque pour parler de Proust comme je le voudrais, il y faudrait, n'est-ce pas, des volumes. C'est long, il faut du temps avec Proust. Il vous attire dans son rythme, comme les bègues et les bavards. Et non pas seulement sur son ouvrage, mais sur sa vie et sur la nôtre. C'est toute une atmosphère et c'est toute une époque, dont il a pris tout le génie, comme un coussin de famille richement, tristement imprégné d'odeurs... Et c'est une époque en plusieurs périodes. La

première, qui démarre quelques années après Mac-Mahon, (Proust est l'homme de communication avec le second Empire ; il n'y avait pas si longtemps que le prince Jérôme, enfin Plonplon, coiffé d'un haut de forme aux lourdes volutes, beau comme une Compound, n'arpentait plus l'avenue des Champs-Élysées, où il se rendait lentement au-devant de Madame de Canisy. Proust aurait pris part à la dictée de Compiègne. Napoléon l'aurait fait sénateur. Il lui aurait dit : « Mérimée ne vous aime pas, parce que vous êtes bon. ») — Deuxième période, celle qui suit l'Exposition de 1900. — La première, qui se repose des convulsions de 70-71, comprend le dernier état paisible de la société française, et cette belle renaissance naïve, dumafiste et massenétique, avec le grand-père Augier, l'oncle Sarcey, Gounod, (quand on lui présentait quelqu'un, il le prenait par la tête et le regardait profondément), jusqu'à Daudet et Maupassant, Bourget et Loti, et qui finit aux automobiles ; l'autre, où l'Europe fait mal son ménage, ne sait plus brouter en paix son échaudé,

met du vent dans les voiles, rage par Nietzsche, chante par Debussy et par Ravel et voyage par Barnabooth.

Il y a des années, quelque vingt ans peut-être, que j'ai rencontré pour la première fois Marcel Proust, dans un endroit que je ne sais plus préciser. (Il y avait là Marcel Schwob, Jean Lorrain, et aussi, je crois, M. Charles Whibley.) Tout d'abord, il m'agaça beaucoup, pimponné qu'il était, la figure un peu molle, la bouche en cœur, la voix galantine, comme ganté trop juste, tout le maintien d'un qui s'écoute parler, d'un homme heureux, facile et qui n'a pas d'histoire, et tel, à peu près, que le peignit Jacques-Emile Blanche. Son charme n'agissait pas tout de suite, « c'était celui du mancenillier ». Mais il me séduisit peu à peu, sourdement, parce qu'il m'était contraire, comme une femme irritante et qu'on va aimer, et par son air d'extrême civilisation. Et je me rendis rapidement compte qu'il me rapportait le parfum d'un tas de choses mal oubliées, des choses

ridicules, que j'avais désirées, que j'avais failli posséder et que je n'osais plus espérer.

J'avais été élevé solitaire, pas de famille, pas de jeunes filles, pas de frères, pas de sœurs, pas d'amis, pas d'argent, pas de timbres-poste. Les parents vous aiment, mais si sérieusement, malheureux eux-mêmes, et dans un esprit d'étrences utiles. Mais enfin, ça se tenait dans une atmosphère passablement bourgeoise, un petit appartement à Passy, élève au Lycée Janson, le lycée chic de l'époque. Nous avions une voisine qui était madame Clément-Duvernois, la veuve du ministre de l'Instruction Publique de Napoléon III. Des papiers, des lettres, toute une correspondance de l'Impératrice, de Morny, de Persigny, de Rouher, toutes les photos des hommes politiques, des capitaines aux gardes, mademoiselle de la Rochefoucauld, Winterhalter, Nieuwerkerke, Offenbach, les Dames d'Honneur, le général d'Allonville, Cochonnette et Salopette. Et des histoires à n'en plus finir. Si je tombais là-dessus maintenant, quel renfort pour M. Frédéric Loliée !

Madame Duvernois était encore belle, avec un sourire calligraphique. Le dimanche, elle me conduisait au cirque d'été, Concert, elle disposait soigneusement contre moi ses jupes odorantes, et je l'aimais. Je vois encore le père Lamoureux arrêtant net son orchestre et foudroyant du regard les retardataires jusqu'à ce qu'ils se fussent assis. Belles dames, rires étouffés. Pauvre enfant ! Je faisais mon entrée dans le monde, je pressentais les salons, les « dîners priés », l'élégance. Je rêvais d'une voiture de maître, je brûlais d'être admis au vernissage. J'y fus un jour, tout seul. J'attendais longtemps à la porte, espérant je ne sais quel miracle, quand tout à coup vint se ranger, dessinant une gracieuse accolade, le coupé carmélite de madame de Roosmalen, mère d'un de mes camarades de classe ; ils en descendirent et me firent entrer. Ils me nommèrent les notabilités parisiennes, on vernissait réellement les tableaux dans ce temps-là, les vieux peintres en veston de velours bordé, juchés sur des échelles roullantes, prenaient des contre avec leur appuie-

main. On portait des hauts de forme à bords plats : Un ménage d'artistes, lui, Tartarin des Beaux-Arts, elle, sauvagesse débonnaire et mal maquillée : « Eh bien, je crois que tu l'auras cette année ta première médaille ! » Je ne dégrisai pas de vingt-quatre heures. Un petit mouvement de fièvre au lit le soir. (*Tu ne dors pas. Es-tu malade ?*) Encouragé, j'allai une autre fois, avec un camarade de lycée bien choisi, à l'entrée de l'exposition annuelle de l'Epatant. Mon ami, qui avait du monde, me dit : « Tu vois celui-là, c'est M. de Massa. » Et je vis un petit homme, tout carré, coiffé à la Bressant, barbiche et moustache à l'impériale, et qui s'agitait et grondait gentiment tout le monde avec une vivacité de chef de rayon. Nous nous avançâmes. Il était déjà parti. J'abordai au hasard un clubman charmant, à la moustache de chat, au visage à la fois cruel et doux, roué de la cavalerie, véritable démon de roman psychologique, jaquette noire et tube, et lui demandai s'il pouvait nous faire entrer. Il m'accueillit avec la grâce la plus parfaite, quitta

un instant le groupe d'amis avec lequel il causait, et me rapporta une carte qu'il me remit avec un gentil sourire. On me dit que c'était M. de Barbacane. S'il vit encore, qu'il soit remercié ici.

Bref, j'étais mordu. Tout ça dura jusqu'à l'âge de seize ou dix-sept ans. A la suite d'un de ces malentendus dont on ne guérit pas, notre famille nous récusait définitivement. Nous quittâmes Passy. Nous allâmes habiter près de la gare du Nord. Je changeai de vie, je connus des quartiers sévères, des réalités grinçantes, des passants plus sombres, des trains qui se plaignent, des canaux, des fumées, des usines, des bruits de travail, des coups de marteau dans des cours. Je sentis mes espérances doucement me quitter. Je devins une jeune brute. Je connus les filles. Depuis, hélas ! j'ai connu les dames.

Une voix tendre de berger rassemble les troupeaux le soir ; une parole sur le cœur, un coup de gong dans le jardin ramènent et groupent en essaims les souvenirs et leurs

abeilles. Tout ce qui m'avait abandonné, tout ce qui m'avait renié, la voix de Proust me le rapportait. Un appartement clair plein de bibelots bien choisis, paisible, des entretiens sans fâcheries, des voix travaillées et luxueuses, mes premières « visites » qui menaçaient d'être les dernières, Passy, l'adolescence heureuse, une vision de la Fête des Fleurs... Les ronds dans l'eau s'élargissaient... Le Palais de l'Industrie, avec sa Gloire décernant des couronnes à droite et à gauche. L'ouverture des Aquarellistes chez Georges Petit. On se pressait devant les fleurs de Madeleine Lemaire, devant les « mythes » de M. Guillaume Dubufe le fils, l'exécution au petit point de M. Friant laissait à dire. Les paysages de neige de Duez, « qui était aussi un admirable peintre de fleurs ». Les aquarelles préhistoriques d'Albert Bernard faisaient scandale. On disait que Charles Toché avait décoré tout un château aux environs de Paris, où il s'enivrait de Bénédictine et de vin Mariani en compagnie d'amis drapés de pourpre et qui ressemblaient tous au cardinal Lavigerie (lequel devait être

pape, c'était arrangé, c'était entendu), tandis que les portraicturaient leurs amis Vibert et José Frappa. On inaugurait les modes de la saison. On disait Worth, Virot, Doucet. Il y avait encore des monocles carrés à large ganse de moire. Le prince de Sagan, gris comme un bouvreuil. Les salons de madame Strass, de madame Stuck, de madame Staff, de madame Yoghourt, de la comtesse Brouillard, de la baronne Soffici des Enviandes. La *Revue Illustrée* publiait les portraits des maîtres gravés par Guth, en noir avec le point rouge de la légion d'honneur. Une aquarelle hors-texte de Paul Machin, c'était une femme au chignon blond arrêtant pensivement sa lecture sous une lampe aux dessous champagne. Tout le roman psychologique tel qu'on le sécrétait alors. On faisait l'amour en fiacre, stores baissés. Maupassant venait d'écrire *Fort comme la Mort*. Les amants tombaient amoureux des filles de leurs maîtresses. Les grands hommes d'affaires de l'époque, la serviette bourrée de comptes fantastiques, hélaient un sapin, cent sous de pourboire !

et le Collignon cinglait sa rosse : Hue Cocotte ! Pierre Loti passait vingt déguisements et donnait des fêtes à Rochefort pour le baptême de sa chatte. Boldini peignait des femmes électriques, aux pieds en fer de pioche, aux mains qui avaient trente-six phalanges. Il y avait aussi les grands tableaux de médecins, copiés par les baraques foraines : Pasteur, une leçon de Charcot à la Salpêtrière, le professeur Péan, une opération de Chevallereau. Le prince de Galles passait rue de la Paix, souriant avec une bonne figure d'homme savamment nourri. Réjane était en plein génie. Sarah Bernhardt avait lancé Rollinat et Georges Clairin... C'était l'époque des ateliers de la rue de Rome, parasols, râteliers à pipes, Japonisme et Goncourt, tapis sombres, nids à poussière, chasubles, étoles, étains et rouets. On se réunissait pour voir l'envoi du peintre avant son départ. « Alors tu la trouves bien, vraiment, mon aquarelle ? » Les architectes frais émoulus de Viollet-le-Duc et de Paul Sédille construisaient noir et chalet normand avec des cabochons céra-

miques... L'été, l'impériale de l'omnibus dans les petites rues où les lampes vont dîner... L'Exposition de 89 finissait, les salles de l'Hygiène étaient vides, jonchées de canettes de bière, les gardiens commençaient à avoir froid et battaient la semelle, la Tour Eiffel ouvrait les yeux sur un ciel couleur d'ancolie, les derniers roulements de tambour de la rue du Caire expiraient dans l'air cru du soir...

Je ne revis Proust que longtemps après, une nuit de réveillon, quai Voltaire, chez madame Sert, dont les fêtes enchantaient nos ennuis. Les salons étaient pleins, les commandels et les verres filés tournaient et tremblaient sous une bousculade fourrée, toutes les tables étaient prises, il y avait encore au milieu du grand salon quelques personnes inquiètes qui n'avaient pas trouvé de place, immobiles comme des quilles d'ébène, ou qui s'agitaient comme des insectes détraqués, dans le grand jardin touffu, vert et or, des panneaux de Bonnard. Je reconnus Proust

presque tout de suite. Mais qu'il était changé, tout pâle, avec des cheveux jusqu'aux sourcils, une barbe bleue à force d'être noire et qui lui mangeait la figure ! Il me rappelait, sans que je pusse m'y fixer, des têtes vues dans les musées, je ne sais quel Greco, quel Solario, quels portraits de l'École Florentine ou Lombarde, je ne sais quel Prince Persan. Mais le col de l'habit bâillait un peu. La manche trop longue couvrait une main frileuse. Il avait l'air d'un homme qui ne vit plus à l'air et au jour, l'air d'un ermite qui n'est pas sorti depuis longtemps de son chêne, avec quelque chose d'angoissant sur le visage et comme l'expression d'un chagrin qui commence à s'adoucir. Il dégageait de la bonté amère... Il y avait près de nous le charmant Arnold Bennett. Nous trouvâmes enfin une table et nous causâmes une partie de la nuit. La voix de Proust était couverte, et je n'y retrouvais plus ces harmoniques... Il parlait abondamment, avec une lassitude amusée. Il étendait vaguement les bras... Ruskin, du travail, un grand ouvrage à pied d'œuvre.

Il était au bord de la confiance, il y entrait avec douceur, avec une sorte de chaleur triste.

Depuis, je le revis souvent, notamment chez Jacques Porel, qu'il aimait beaucoup. Il sortait peu, il écrivait des lettres de soixante pages, il vous recevait tard, et vous eût fait accompagner par son chauffeur, jusqu'en province, à cinq heures du matin. Tout le monde a passé par là.

J'aimais Proust, mais j'ai été dur à le lire. La première fois que j'y entrai, j'eus l'impression et le souvenir d'un accident qui m'était arrivé quand j'étais enfant. Nous étions au Vésinet dans une villa en nougat, je tombai dans une mare entourée de rochers de photographe, mais c'était fichtre de l'eau, j'en avais jusqu'à la bouche, on me tira de là plein d'animaux aquatiques, de loches, de dytiques et de sangsues, j'en avais partout, dans les yeux, dans le cou, dans les poches,

on me changea et on me mit au lit. Mais quelle réaction, quelle pulsation chaude, quel bien être je ressentis alors ! C'est à peu près dans le même état que je sortis de ma première lecture de Proust. Depuis, j'abordai ses travaux avec précaution, je les regardai longuement avant de m'y aventurer. Il y eut là toute une mise au point, j'appris la manière de m'en servir, comme d'une femme qui vous colle, mais qu'on aime, je repris confiance, et je m'aperçus qu'à les regarder, qu'à m'y promener, j'y découvrais tous les jours ces merveilles nouées où maintenant je me démêle, comme dans ces tableaux des vieux maîtres ou dans ces gravures de Bresdin où l'on pénètre peu à peu dans l'intimité du persillé, du feuillage, de la faune et de la flore, et où l'on découvre, semaine par semaine, jour par jour, et chaque fois qu'on y retourne, dans les coins, dans les arbres, sur les pierres, un précieux insecte, un reptile bien ouvré, une grosse fleur avec une goutte de rosée, et parfois d'étranges figures éparses du ciel à la terre,

mais dont le mystère, par degrés, sort de la toile et se dénonce.

P.-S. — C'est tout de même bien embêtant qu'il ait tant aimé des pantins, des fats et des raseurs.

PIÈCES JOINTES

EXTRAITES D'UN COURRIER MONDAIN

Le marquis *de Gourdin court*, qui vient de s'éteindre en son hôtel de la rue de Varenne, était le fils aîné du marquis *de Gourdin court* et de la marquise, née *Cabane la Palette*, le petit-fils du marquis *de Gourdin court*, sénateur, député de Sambre-et-Meuse, et de la marquise, née de *Mortaurat*, morte il y a quelques années, à l'âge de cent dix ans.

D'une volonté tenace et d'une très grande intelligence, le marquis *de Gourdin court* laissera dans le monde des sports la réputation d'un homme de grande énergie et d'une adresse incomparable, qui lui valurent d'innombrables grands prix, tant comme tireur au pigeon, tireur de chasse, que comme escrimeur et homme de cheval accompli.

Aimant les animaux par-dessus tout, cet impeccable et parfait cavalier consacra pour ainsi dire sa vie à la cause du cheval français, cherchant, dans ses herbages de Normandie, à améliorer la race par des croisements judicieusement choisis et des méthodes de dressage très personnelles, qui furent immédiatement adoptées, du reste, par beaucoup d'écoles de cavalerie de France et de l'Étranger.

Non moins doué au point de vue littéraire, il occupait ses loisirs à écrire des livres de sport d'un extrême intérêt, tels que *la Battue de perdreaux*,

le Dressage en liberté des chevaux d'obstacles, la Chasse à courre à l'ornithorynque et au tatou, dont le second volume reste malheureusement inachevé, *le Paradis des chevaux d'obstacles*, etc.

D'un esprit fin, cultivé et élégant, il laisse de plus quelques romans, dont plusieurs inachevés, et d'exquises poésies, qui dénotent chez lui autant de talent que de présence d'esprit et d'excessive modestie.

Camarade fidèle, loyal et dévoué, celui dont la vie fut d'une incroyable intensité, sut, dans ses derniers mois, être un modèle de patience, de grand courage et de résignation chrétienne. Ce gentilhomme de vieille souche sut souffrir et mourir sans s'être jamais plaint, ne se souvenant que de Dieu, de ses vieux amis et des siens, brave en face de la mort comme il l'avait été toute sa vie.



La comtesse *de la Morancourt*, qui a loué l'appartement du Prince de Galles au Craven Lodge Club, Melton Mowbray, jusqu'au 1^{er} février, avait ses deux jeunes fils auprès d'elle pendant les vacances de Noël, les vicomtes *Guy et Gontran*, âgés de quatorze et neuf ans. Leurs selles étaient bonnes. Le premier reprendra ses cours à Paris cette semaine. Bien que la comtesse soit depuis six semai-

nes seulement en Angleterre, elle s'est déjà fait de nombreux amis et a prouvé sa supériorité à la chasse au renard, même dans les courses les plus rapides.



CIRCULAIRE

Monsieur,

Permettez-moi de vous donner les prix du personnel, presque indispensable, que je fournis pour les fêtes élégantes, comme le sera sans doute la vôtre :

Un chasseur 6 pieds 1 pouce de taille, garni de toutes ses plumes : 25 francs.

Un maître des cérémonies, voix claire, et répétant sans la moindre incorrection les noms les plus russes et les plus allemands : 19 francs.

Le même, avec chaîne d'argent contrôlé : 23 francs.

Un général polonais, en uniforme : 9 francs.

Le même, couvert de crachats et parlant un peu sa langue : 14 francs.

LES POTASSONS

Ces Messieurs les poètes entrèrent dans la ville. L'auto, perçant les derniers réseaux organiques, les derniers vitraux d'insectes, avait son museau collé d'animaux qui vibraient encore. Ça sentait la peinture chaude et le véritable miel de la canne à sucre.

On vit nager en plein ciel, à la pointe du grand mât de la Thébaïde, les deux fanions bleu et blanc et blanc et jaune, hissés fiévreusement par des huissiers à chaîne. L'Empe-

reur se réveilla dans sa boîte. L'officier de service aux cabinets fit sortir le poste, sonner de la trompette, et tout le monde fut fixé.

Les bourgeoises de la ville, claquant du bec, leur retinrent à l'hôtel du Grand-Espoir la chambre de l'archevêque, qu'ils n'occupèrent d'ailleurs point.

Ils avaient aperçu Marolles.

Les eaux tissaient toujours leur voilette chantante. On avait fourbi les cuivres et les courbes des sources inguérissables du modern-style. Dans le parc rôdaient les fantômes des belles étrangères ictériques, plus vertes que jaunes, dures et sottes à souhait, avec un goût pour la dentelle paraguayenne que je ne partage pas. Les Bourbons noceurs descendaient silencieusement d'automobiles aux lanternes allumées et voilées de crêpe, devant la demeure seigneuriale de Madame Marsepoil. On chercha les poètes, on ne les trouva pas.

Les lettres les suivirent, couvertes de timbres et de griffes. Les mères s'attristaient. Les plats refroidissaient. Les vieilles servan-

tes retournaient dans leur cuisine en gémissant. Les amis se rencontraient sous leur porte. Julienne, en Assistance de Complication n° 2, brossait tristement l'envers de leurs bretelles mortes. Marguerite Audoux composait des prières. Excelsior veillait jusqu'à l'aube. Delange épuisait toutes les cinq minutes une cafetière géante. Scarabin raisonnait le commissaire. Maleissy apprendait le banjo, Gilbert-Charles préparait St-Cyr. Raymonde Linossier travaillait le Droit Goulifon. Collette Debat changeait d'automobile. Haydée, Louise, Mercédès, Arturova, la Sorcière, téléphonaient heure par heure. Adrienne Monnier commanda cinq plafonniers artistiques, verres et émaux spéciaux brevetés.

Les Gâs du Berry les attendaient sur la place de Chaillac, bistoquette en tête, M. Couci les espérait devant l'église de Gargilasse. Un rassemblement parlait d'eux sur un petit rond-point second Empire, en comptant les poissons rouges qu'ils avaient semés dans le bassin avant de partir. Un intendant militaire, leur ennemi personnel

et qui n'avait plus sa partie sans eux, s'étiolait dans une pâtisserie de la préfecture. L'Authors' Club se réunit nuitamment. Des lords vendirent leurs terres pour acheter un exemplaire de *Ulysses*, (éd. Sylvia Beach). Demarquette se maria. Le Pape demanda une permission de théâtre.

Les troupes françaises se massèrent le long du Canal Saint-Martin. Pivet passa capitaine. Saint-Victor sonna le tocsin, secouant les ombres du Muséum qui changèrent de pied dans leur vitrine. Marcel Ray s'empara de la Présidence du Conseil, et les renseignements arrivèrent enfin. On sut comment ils couraient les routes. On les avait vus dans un hôtel du Centre, dans une salle toute bossuée de fruits confits, toute jonchée de coupures de soleil, penchés comme deux nuages crépusculaires à forme olympienne au-dessus des falaises du Gros-Bleu, du Saint-Nectaire et du Roblochon. On télégraphia de Toulouse que Tivollier leur préparait une chambre pour la fin de la semaine. On les vit un jour à Wiesbaden, essayant un Eversharp

à musique avec Benoist-Méchin, plus tard à Gênes avec la Conférence, à Bruges avec Verbecke, à Bruxelles avec Madame Orban.

Fleuriel, Bourges, Argent, Mandres, Ygrande, Cérilly, Saint Denys l'Aréopagite, Munich, Rangoon, Hecatompyles... Ils prirent à Amsterdam un petit bateau d'acajou qui sentait la cuisine au beurre fin. On sut qu'ils avaient traversé la mer pour aller revoir une jeune institutrice qu'ils avaient rencontrée, l'année précédente, dans le chemin creux d'un petit village. De grands trains de laque rouge et blanche aux lunettes d'or les emportaient, semant des joyaux. Vers le soir, la théière allumait sa flamme bleue sur la tablette, et le reflet des lampes glissait tristement sur les eaux et sur les talus comme un monôme de souvenirs fidèles. Avec des inconnus séduits et spleenétiques, ils parlaient de Iehl et de Philippe, ils parlaient des jeunes filles, ils parlaient des livres, ils parlaient des morts... Ivres de tendresse et d'ingratitude, ils fuyaient ceux qui les aimaient...

Les nouvelles cessèrent.

Un soir, ils descendirent d'un train bizarre, à la locomotive en forme de trombone, puis, quand la musique fut finie, ils prirent un transatlantique, un rapide, un bac, un tortillard, et arrivèrent dans la nuit, sans être reconnus, à Saint-Pourçain-sur-Sioule, où ils virent de la lumière chez Raymond l'Imprimeur, qui avait sorti sa presse à bras sous le bolet vert de la lampe, et travaillait à la main, oui, mon vieux, à la main, pieusement, au premier volume des Œuvres Posthumes de Valery Larbaud et de

Léon-Paul Fargue.

A Arthur FONTAINE

LA GARE

*Gare de la douleur j'ai fait toutes tes routes.
Je ne peux plus aller, je ne peux plus partir.
J'ai traîné sous tes ciels, j'ai crié sous tes voûtes.
Je me tends vers le jour où j'en verrai sortir
Le masque sans regard qui roule à ma rencontre
Sur le crassier livide où je rampe vers lui,
Quand le convoi des jours qui brûle ses décombres
Crachera son repas d'ombres pour d'autres ombres
Dans l'étable de fer où rumine la nuit.*

*Ville de fiel, orgues brumeuses sous l'abside
 Où les jouets divins s'entr'ouvrent pour nous voir,
 Je n'entends plus gronder dans ton gouffre l'espoir
 Que me soufflaient tes chœurs, que me traçaient tes signes
 A l'heure où les maisons s'allument pour le soir.*

*Ruche du miel amer où les hommes essaient,
 Port crevé de strideurs, noir de remorqueurs,
 Dont la huée enfonce sa clef dans le cœur
 Haïssable et hagard des ludions qui s'aiment,
 Torpilleur de la chair contre les vieux mirages
 Dont la salve défait et refait les visages,
 Sombre école du soir où la classe rapporte
 L'erreur de s'embrasser, l'erreur de se quitter,
 Il y a bien longtemps que je sais écouter
 Ton écluse qui souffre à deux pas de ma porte.*

*Je suis venu chez toi du temps de ma jeunesse.
 Je me souviens du cœur, je me souviens du jour
 Où j'ai quitté sans bruit pour surprendre l'amour
 Mes parents qui lisaient, la lampe, la tendresse,
 Et ce vieux logement que je verrai toujours.*

Sur l'atlas enfumé, sur la courbe vitreuse,
J'ai guidé mon fanal au milieu de mes frères.
Les ombres commençaient le halage nocturne.
Le mètre, le ruban filaient dans leur poterne.
Les hommes s'enroulaient autour d'un dévidoir.
La boutique, l'enclume à l'oreille cassée,
La forge qui respire une dernière prise,
La terrasse qui sent le sable et la liqueur
Rougissaient par degrés sur le livre d'images
Et gagnaient lentement leur place dans l'église.
Un tramway secouait en frôlant les feuillages
Son harnais de sommeil dans les flaques des rues.
L'hippocampe roulait sa barque et sa lanterne
Sur les pièges du fer et sur les clefs perdues.
Il y avait un mur assommé de traverses
Avec un bec de gaz tout taché de rousseur
Où fusaient tristement les insectes des arbres
Sous le regard absent des éclairs de chaleur.
L'odeur d'un quartier sombre où se fondent les graisses
Envoyait gauchement ses corbeaux sur le ciel.
Une lampe filait dans l'étude du soir.
Une cour bruissait dans son gâteau de miel.
Une vitre battait comme un petit cahier
Contre le tableau noir où la main du vieux maître

*Posait et retirait doucement les étoiles.
Les femmes s'élançaient comme des araignées
Quand un passant marchait sur le bord de leur toile.
Les grands fonds soucieux bourbillaient de plongeurs
Que le masque futur cherchait comme il me cherche.
Le présage secret qui chasse sur les hommes
Nageait d'un peu plus près sur ma tête baissée.*

*Je me suis retrouvé sous ta serre de vitres
Dans les plants ruisselants, les massifs de visages
Scellés du nom, de l'âge et du secret du coffre,
Du nécessaire d'os et du compas de chair,
En face du tunnel où se cache la fée
De l'aube, qui demain vendra ses madeleines
Sur un quai somnolent tout mouillé de rosée
Dans le bruit du tambour, dans le bruit de la mer.
J'ai longé tout un soir tes grands trains méditants,
Triangles vigilants, braises, bielles couplées,
Sifflets doux, percement lointain de courtilières,
Cagoules qui clignez bassement par vos fentes,
Avec deux passants noirs penchés sur la rambarde
Au-dessus du fournil du pont de la Chapelle
Où le guerrier déchu qui promène les hommes*

*Encrasse son panache avec un bruit de chaînes,
Et le grand disque vert de la rue de Jessaint,
Gare de ma jeunesse et de ma solitude
Que l'orage parfois saluait longuement,
J'aurai longtemps connu tes regards et tes rampes,
Tes bâillements trempés, tes cris froids, tes attentes,
J'ai suivi tes passants, j'ai doublé tes départs,
Debout contre un pilier j'en aurai pris ma part
Au moment de buter au heurtoir de l'impasse,
A l'heure qu'il faudra renverser la vapeur
Et que j'embrasserai sur sa bouche carrée
Le masque ardent et dur qui prendra mon empreinte
Dans le long cri d'adieu de tes portes fermées.*

A Léon DELAMARCHE

BANALITÉ

*L'odeur du sureau me conseille
Le plus parfait oubli...*

Ma mère, je te regardais tourner dans cette chambre, inaltérable et douce, exilée du bonheur, dans la grande lumière qui venait du canal, au milieu des objets familiers dont nous connaissons toutes les petites figures, toutes les manies de petits bonshommes, et tu essayais de chanter.

Moi, je portais mon cœur trop lourd, ce cœur faible et présomptueux, comme un écolier qui court avec un pain plus grand que lui.

Nous foulions tous les trois le champ des souvenirs, avec un vieil ami qui parlait dans sa pipe.

Appuyons-nous encore à ce mur bleuissant que la persienne ennuie.

Buvons encore à la fenêtre où nous avons tant de fois goûté le sel des larmes.



La girouette qui défend ce toit chargé de filets noirs plaignait sa fumée rudement enlevée par le vent du canal. L'atelier murmurait dans l'épure vitreuse. La langue de l'eau mouillait la lumière. Un pigeon soigneux se risquait sur la crête. Des souris, posées comme des pastilles du sérail sur le garde-manger de la cuisine, entouraient une écuelle occupée militairement par des mouches de toutes les armes, trépieds velus, boules de graphite au poil grondant venues des abattoirs de la Villette, ciseaux croupis, gouttes d'encre verte vite parties, timbre sec des trompes sur le zinc ; mais sur l'arête,

à l'extrême bord, il en arriva une toute petite, où l'on voyait battre du carmin — singulièrement longue et transparente, comme une seringue empoisonnée, et qui nous parut formidable et tout à fait inattendue.

Le loisir se coiffait dans la lumière blanche.



Des bouffées de musique militaire sautaient le mur du jardin de l'hôpital. Un vapeur demandait l'écluse à son de trompe. Ô doux tonnerre du soleil, coups de vent roux sur la gare et sur le canal, tambours des trains, vieux mouflons noirs, souffles plaintifs, relais d'oubli, faites lever les souvenirs du Paris champêtre et rêveur qui sentait le gaz et l'étable, et l'importance du passant qui suçait sa colonne d'air sans se douter de son bonheur. Le chemin de fer de ceinture allait plus loin que vos voyages. Le voyage autour de ma chambre allait plus loin que la ceinture. La vieille chaussure des omnibus bottait les arbres et les

fontaines. L'orgue de Barbarie commençait à moudre à dix heures, pour émouvoir l'appétitif, et les racleurs posaient leurs collets sur huit mesures : « Rappelle-toi. Rappelle-toi... »



(Mais il n'avait pas l'air pressé de me répondre. On entendait chanter l'oiseau que nous appelions « l'avocat »...)



Ne fourgonne pas dans ma chambre. Nous allons sortir. La lumière est bonne. (Un temps à traquer le mystère. En chasse pour le doute et le signe au-devant des yeux bleus du soir...)



Toute une face de la rue, c'était de la ville, avec ses boutiques, ses bijouteries en veilleuse,

un bureau de poste annexe, des protestations de manilleurs et des coups de poing de masse de billard. Mais que penser de l'autre côté ? J'y vis une lisière mystérieuse, une enfilade de jardins incultes, qui sentaient l'absinthe et la punaise, sous une taie de voilettes étranges où grésillaient des entrecroisements indéfiniment brouillés et recommencés de fils verts, divisés par le glissement haut et lent d'un tramway fantôme, au timbre grave comme une horloge de campagne, et prolongé jusqu'aux nuages comme le spectre du Brocken...



...Mandres et Brunoy ? Si on y allait un de ces dimanches ? Mais qu'est-ce que tu as à rougir ? — Moi, je regardais par la fenêtre. Le ciel était couleur de l'Yerres... — N'en dis pas plus, c'est fait, je revois Mandres, la rivière pleine d'herbes dormantes, les roses trémières, les petits sentiers gardés de houlettes, les barques trop chargées qui se cognent vertement,

tous ces écureuils dans la brume qui tourne au poing de chaque saule, le vieux pêcheur du moulin de Rochopt qui jette l'ancre dans son visage ; et les rencontres insolites, et la tendresse studieuse ; et toutes les voix sur l'eau, sur l'eau, ces voix qui demandent la mer... Ah ! ces découvertes d'insectes dans les taillis, l'énorme chenille rayonnante aux caroncules orangés qui faisait la boucle en accolant ses chaussons verts sur un grillage, les parcs des grandes propriétés que longe un tramway tonnant d'orphéons et de quilles soules, la terrasse bondée comme une cloche à mouches, la marée du café menacé par l'orage et la sonnerie de cuvette de la petite gare crépusculaire... Et je revois la mère Hélie, qui était si bonne et qui est morte brûlée...

Quand ils y étaient allés seuls et que je rentrais tard dans la nuit, j'allais tout de suite à la cuisine pour voir tremper leur bouquet de roses...

A Marguerite AUDOUX

TROUVÉ
DANS DES PAPIERS
DE FAMILLE

EN 1909

(Première Partie)

Et cette nuit-là quand je fis à Dieu ma prière je pleurai et je lui dis : Ah, quand à la fin... vous vous souviendrez de quels joujoux nous avons fait nos joies, et combien faiblement nous avons pris votre grand commandement de bonté, alors vous laisserez votre colère et vous direz : « J'ai pitié de ces pauvres enfants. »

COVENTRY PATMORE.

(Traduit par PAUL CLAUDEL.)

*J'ai tant rêvé j'ai tant rêvé que je ne suis
Plus d'ici.*

*Ne m'interrogez pas, ne me tourmentez pas.
Ne m'accompagnez pas sur mon calvaire.*

*Il ne m'est pas donné de m'expliquer les ordres.
Pas même le droit d'y songer.
Il est grand temps que je me lève et que je parte.*

*Il a une permission de la mort, et il arrive.
Au tournant de la rue qui mène à la nuit, je l'attends.
La mer va rentrer ses dernières terrasses.
Une première lampe a soif dans les ténèbres.*

*Un pas sur le pavé. Son ombre le précède
Et se couche sur moi, la tête sur mon cœur.
Il est là.*

*Toujours son chapeau rond, toujours son sac à main,
Comme il était, le jour qu'il revint d'Italie.
Je ne vois pas ses yeux. Il ne me parle pas.*

*Je me roule vers lui comme une pierre obscure.
Je ne peux pas franchir son ombre.*

*Etes-vous bien portants ? Qu'avez-vous fait depuis ?
Pourquoi n'êtes-vous pas montés ?
Tous les jours, j'allais voir et vous n'arriviez pas !*

*Il ne dit rien de tout cela.
Mais tout en lui dit : Souviens-toi.*

La nuit sur lui s'est refermée.

Mon souvenir le plus lointain ?

L'Exposition Universelle de 1878. Un bâtiment industriel, Fafner qui s'avance, une glace déformante, un train dans une gare, tout ça vu par un œil d'enfant, tout ramant, tout bruissant et sifflant du siphon des astres.

Au milieu de cet œil de mouche, frais, caressant et menaçant, la figure de mon père, émouvante et pâle, avec son air candide et

sa barbe d'ingénieur, monte boire au hublot central avec une grande douceur. Il amusait gauchement les enfants, mais il m'aimait tant, et il repoussait si courageusement, comme un enfant renvoie le ballon, la paroi mouvante de la mort !

Allons, bon ! D'autres s'interposent, il faut que je m'en occupe. Attendez. C'est parce que ça se passait dans le même quartier. C'est un ami qui m'avait invité à déjeuner chez ses parents, rue Clément-Marot. Son père était ministre des Postes. C'était la première fois que j'allais déjeuner chez un camarade de lycée. Le contraste avec notre rue triste, couleur fâché, cette rue de Passy où le soleil n'entrait jamais. Chez lui, c'était une belle maison, l'entrée d'une maison bien nourrie, les jolis yeux des objets d'art, l'odeur de cuisine au beurre fin. Cette lumière frissante, cet air particulier quand on entrait chez eux. Mon ami me dit tout de suite :

« Enlève tes saletés .» Mes saletés, c'était mon pardessus râpé, et mon chapeau rond plus grand que moi... Je ne dis pas grand'chose pendant ce déjeuner. J'avais toujours envie de parler quand on passait les plats. Nous sortîmes de table et passâmes au billard. Il y avait là un grand garçon brun au lorgnon et aux furoncles sérieux, genre élève des classes supérieures qui fait l'homme et fume le cigare avec évidence. Il faisait aussi d'interminables séries dans le coin du billard, enfin il faisait le coin. Il appelait avec affection la mère de mon ami : « Ma cousine ». J'en-viais sa familiarité et son aisance.

Elle était rudement jolie, sa cousine. C'était une longue et brune chèvre-femme aux sabots parfaits, serrée dans une robe vermillon. Elle me questionnait avec ardeur, en me regardant les yeux, les cheveux. « Vous êtes nerveux, n'est-ce pas ? Votre mère doit être nerveuse. Moi aussi je suis nerveuse... » Etc. Je ne reconnaissais plus le son de ma voix, déjà sourde. Et je sentais sur moi des monômes de boutonnières blanchies, plus :

un bouton de manchette cassé que je connaissais bien.

On passa enfin au salon. Nous n'en finissions pas. C'était à qui passerait le dernier. Le lorgnon du savant tomba à terre. Aussitôt, deux jeunes gens de notre lycée massacrèrent avec chaleur une sonate pour piano et violoncelle qui avait l'air d'un hymne au bon déjeuner, et qu'atteignaient parfois de loin les bruits de la cuisine.

J'avais hâte d'en venir à la collection d'insectes que mon camarade m'avait promis de me montrer. Elle n'était pas contenue dans les petites vitrines passe-partout que moi j'achetais chez Deyrolle avec mes économies d'enfant, mais bien dans un superbe meuble à tiroirs. Je vis tout de suite qu'elle n'était pas en très bon état. Des antennes et des pattes cassées, une palatine était rongée, l'acarus faisait des siennes, il y avait des lames de parquet cirées sur les corselets, les insectes étaient souvent préparés de travers, et sûrement pas comme je savais, moi, les préparer. Je vis bien que le beau glacé des Actias

était souvent cassé, retourné, éraillé sur les nervures. Et sous le velours des abdomens, il se formait déjà ce petit tas de poussière jaunâtre qui révèle que les insectes sont mangés.

Mon camarade me proposa de sortir. Il appela un fiacre d'un geste imperceptible, négligent, qui me donna beaucoup à penser. Il m'emmena au Quartier Latin. Nous montâmes au premier du Soufflet, du Vachette, où je reconnus dans la fumée plusieurs camarades de notre classe. Je les vis vraiment pour la première fois, mais, à coup sûr, pas comme je les voyais à l'étude, attentifs à ne pas se faire pincer quand ils lisaient leurs leçons écrites sur leurs manchettes, et tristement obséquieux sur le devant du professeur. Là, dans l'ivresse du billard, ils avaient l'air important, dégagé, blasé, massant d'un air boudeur en tirant de grosses bouffées de leur londrès. C'étaient les élégants de la division Faguet. Mon ami leur dit : « Je vous amène F..., que vous connaissez bien. » L'un d'eux, passant sa queue de billard derrière ses reins d'un geste de grande habitude, fit, avec une

bouchette spirituelle : « Je le... je ne le connais que trop. » Et il me donna un petit coup d'épaule amical.

La nuit tomba, première nuit blanche... Les salles s'enfumèrent davantage. On servit les apéritifs. Je m'exaltais en buvant, je commençais à parler. J'essayais de donner à mon camarade une idée meilleure de mon expérience. Je me disais aussi, confusément, dans un sentiment que je croyais bon, sans me laisser retarder par l'orgueil qu'il contenait, que j'allais tâcher d'arracher ce jeune homme à ce milieu de billardiers que je sentais bien qui était le sien, que j'allais le sortir de ces gens de courses dont il employait parfois l'argot, non sans m'étonner ni me plaire. Il me dit, d'un air supérieur : « Oui, il n'y a pas à dire, toi, tu as le sens des belles choses ! Et moi, j'ai besoin de quelqu'un qui me sorte de la merde. Tu m'en sortiras, mais plus tard. » Alors, j'eus un frisson d'espoir, pour lui, pour moi, pour tout ce que la vie nous réservait !

Nous nous levâmes. Il était bien l'heure de rentrer.

C'était un grand garçon aux yeux clairs, qu'on ne voyait jamais ciller sur un teint mat, avec des cheveux drus, frisés court, un nez cassé, une bouche ardente, des dents bousculées, mais saines, un menton dur ; toujours habillé d'étoffes anglaises, avec une cravate rouge bien choisie chez Tremlett. On le sentait très soigné par sa mère. Nous étions dans la même classe, même division, depuis plusieurs années. Un jour, en récréation, dans la cour, en chahutant, il m'avait donné un coup de pied sur la main. Je crus que j'allais m'évanouir. Mais cet orgueil qui me faisait me relever seul et sans rien dire, enfant, quand je m'ensanglantais les genoux en jouant, m'empoigna d'une serre impérieuse et m'imposa de ne rien laisser voir. J'avais le pouce luxé.

Peu après, nous changeâmes de classe et nous nous vîmes moins souvent. Son désir de sortir de ses cafés, de ses gens de courses, de ses distractions ordinaires, n'était pas bien sincère.

Quelques années plus tard, son cousin B...

vint me voir : « Albert s'est tué d'un coup de revolver dans la bouche. On l'a trouvé étendu sur le palier. Rien dans ses propos, pas de lettre, nous n'avons rien su ! »

Moi, je pensais encore à sa mère : « Comme elle est jeune, comme elle parle d'une voix nette, sans se reprendre. Il faut l'écouter comme un violon. Comme je voudrais avoir une pareille amoureuse. Je me sentais timide et si loin encore. Un jour, demain peut-être... Aujourd'hui je suis gauche, je ne sais rien dire, je n'ose même pas parler de ce que je connais le mieux. Plus tard, je me rattraperai, je travaillerai, j'y mettrai le temps, je veux approcher les femmes les plus belles. »

Il y avait aussi la mère de Bischoffsheim, qui venait souvent le chercher au lycée. Elle était toujours habillée de clair, hiver comme été. On la voyait arriver du fond de la rue de Longchamp, sur ce ciel de Passy qui avait l'air de monter du Bois de Boulogne, la figure chauffée de rose thé par son ombrelle, comme une apparition religieuse et mondaine due au pinceau d'un hors concours des plus dis-

tingué. Gounod et Gervex. Elle saluait gracieusement les amis de son fils. Ah ! c'était un lycée de jeunes gens heureux. Quelquefois, mon père, devant notre table modeste, sous la lampe qui chantait de sa vieille voix douce, me disait, avec un air de ne pas y croire : « Conserve tes relations, mon ami. Vois-tu, il n'y a que ça. » Père chéri ! J'étais encore un bon enfant, alors, et ce que nous avions suffisait à mon cœur.

*La vie simple aux travaux ennuyeux et faciles
Est une œuvre de choix qui veut beaucoup d'amour...*

Mon plus vieux souvenir ? Il est bien plus tranquille. A force de me le raconter, on est arrivé à me le faire voir.

Eh bien, j'étais tout petit, dans les bras de ma nourrice, et je tenais une pomme. Il faisait grand soleil. Ma mère arriva. Quand je l'aperçus, je lançai ma pomme au diable et

je criai pour ma mère : « Apoum ! Abulcoucou ! » disaient-ils.

Une minute pure comme une eau qui filtre dans une grotte et dont je n'oublierai jamais le tintement et la fraîcheur, était celle où, me levant, j'entendais entrer, sous les vêtements de la jeune lumière qui venait s'habiller dans ma chambre, les flûtiaux du chevrier noir et du poseur de robinets. Je devais les retrouver, grandis mais aussi jeunes, et les comprendre mieux, dans le Prélude à l'Après-Midi d'un Faune.

Les cris du matin venaient des chantiers, de la campagne et de la mer. Un vieux marchand tenait la chaussée, s'arrêtait, tournait de tous côtés la tête, et disait, d'une voix bourrue :

Voil-là-les-p'tits-fau-teuils-pour-enfanpps !

Un peu avant midi, l'orgue de Barbarie chantait l'élévation des hommes qui passent.

C'était l'heure où ma mère m'amenait à la fenêtre. Alors, après un moment, je voyais mon père arriver du fond de la rue, le pas net, légèrement balancé, levant un visage inquiet sous le haute forme, le pardessus gonflé, les mains pleines de petites choses tournantes. Il y avait là, certainement, des pots de crème d'Isigny : « La pauvre homme, il t'aimait tant, me dit ma mère. Il t'aurait mis dans sa poche. »

Que de courants entremêlés. Je viens de recevoir une lettre d'un ami. C'est une lettre ardente. Et me voici, sans m'en être aperçu, debout, frémissant encore d'espoir dans la vie. Rien n'est perdu, tout peut se refaire. Une voix chaude ; un geste d'or élargit la chambre : Le feu qui s'emballe. Il ne lui manque que la parole.

Je souffle doucement ma lampe.

Le plafond rougit sourdement, comme un ciel bouché de novembre sur la ville illuminée.

Je n'ai su qu'après la mort de mon père comment ma mère et lui s'étaient connus. Un soir, un de ces soirs où j'essayais de lui cacher mon désespoir, notre vie manquée, notre misérable avenir, après un dîner dans un petit restaurant, en remontant lentement ce boulevard de Strasbourg dont il n'est pas un détail qui ne m'allume un souvenir, comme d'une flamme sourde au cœur, elle m'a montré la maison où ils s'étaient rencontrés. Maison lourde, d'un éclat morne, avec ses plaques commerciales jusqu'en haut du cinquième étage. Mon père sortait de l'Ecole Centrale. Il était ingénieur aux Crayons Faber. Il habitait avec son frère deux petites chambres sur la cour dans cette maison. Cela ne devait pas être bien gai. C'étaient des garçons sérieux, élevés durement par des parents cossus qui ne leur donnaient pas un sou, et ils recevaient plus de coups de pieds que de caresses. Un jour, leur père, qui les avait emmenés aux Champs-Élysées, s'arrêtait au bord du trottoir et leur disait, en leur montrant les équipages qui passaient : « Voilà ce

que je pourrais avoir, si je ne vous avais pas. »

Dans le temps qu'ils demeuraient boulevard de Strasbourg, mon père avait un petit laboratoire faubourg Saint-Denis. Ma mère me racontait que c'était plein d'objets amusants, d'instruments de chimie, de petits fours d'essai qu'un diable tisonne, de cornues et de matras que la flamme empale dans un coin sombre, de petits tuyaux en caoutchouc, de bains éclatants de coralline. Il avait un esprit de recherche toujours en éveil ; il était très inventif. En ce moment, je rassemble toutes mes forces pour l'atteindre, je tente éperdument le mystère, je force la nuit qui voudrait dormir, j'écarquille la mort, pour m'imaginer ce que pouvaient être sa figure sérieuse, son costume, avec le col, la cravate et le chapeau de l'époque, son œil au travail, et sa parole, que je n'ai presque connue que triste et quand tout espoir était déjà perdu.

Je suis né rue Coquillière. Quand je ne passe pas trop loin de là, je fais un détour pour y aller voir nos fenêtres, et je me dis que si la chambre est à louer, un jour, j'y

monterai. Il y a dans la maison un marchand de comestibles, dont la vitrine est puissamment fortifiée de pâtés en croûte, crénelés comme des tours, et de tout un parc de boîtes de conserves. De l'autre côté, c'est un beurrier célèbre, avec ses hourds et ses impériaux chargés de mottes, falaises et banquises, glaciers métis du chrome et du cadmium. Tous deux sont armés d'énormes balances et de poids en cuivre, alignés par rang de taille comme la famille de l'artiste-tronc.

On me mit en nourrice à Montrouge. Ma nourrice s'appelait la mère Méric. C'était la femme d'un sergent de ville. Une géante qui avait des accès de colère terribles, au cours desquels elle battait son mari comme plâtre et le coiffait solidement d'un pot de chambre à l'ancienne mode en forme de chapeau carré. Je crois bien que c'est d'elle que je tiens une violence sans bornes. Mais elle aimait les enfants, et elle m'aimait, dit-on, particulièrement. Ce qui ne l'empêchait pas de faire souffrir mes parents, de raffiner sur le chantage, d'être d'une papelardise et d'une

exigence dégoûtantes, et de se faire combler de cadeaux.

J'ai été élevé rue du Géorama, puis rue Mouton-Duvernet. Comme tous ces noms propres, tous les noms propres de mon enfance ont gardé pour moi leur charme enchanteur ! Ils m'ont appris le beau roman de l'univers. Ils se confondent avec les traits chéris, la voix familière de mes parents, leur façon bien connue d'arrondir la bouche pour les prononcer, la première boîte de compas, la première boule du Monde, les cartes en relief, les leçons de choses. Triste Montrouge, que je n'ai bien connu que plus tard, flanqué du biscuit de mer de ton église grise, avec des amis, avec mon pauvre Barbas, quand nous allions déjeuner chez Baudouin, rue Alphonse Daudet.

A ce moment, je ne sais vraiment plus, il y a un trou. Je me retrouve au 15 de la rue du Colisée, dans une maison Second Empire appartenant à la comtesse de Léotard. C'était une vieille dame en soie noire et en jais, très

sale, avec un énorme sourire aimable, et qui me donnait tout le temps des oranges pourries dans l'escalier. Je vois encore ses grandes dents, bien jaunes, bien longues, et qui devaient être coupantes comme ces frites trop sèches qu'on nous servait au lycée Henri IV et qui nous faisaient saigner les gencives.

Nous habitions tout en haut de la maison, là où il n'y a plus de tapis. Il n'y avait au-dessus que l'étage des domestiques. Là demeurait une vieille fille en bonnet tuyauté qu'on appelait la mère Boër. Elle venait faire notre ménage. Il y avait, dans la chambre où je couchais, au-dessus de mon lit, un petit trou dans le plafond que la lampe y fumant parfois dans son halo rendait très significatif, et par où maman me disait, quand je ne voulais pas m'endormir, que la mère Gribiche allait passer son petit doigt crochu pour me jeter du sable. Il m'était donc bien difficile de ne pas penser que c'était la mère Boër. Je la revois avec une netteté surprenante : Clothou, la Falote ou la sorcière de Macbeth. Je lui dis un jour : « Dites donc,

mamselle Boër, pourquoi que vous avez un nez qui pend ? » — « Et toi, galopin, il n'est pas encore sec le tien ! » C'est pourtant elle qui m'a donné ma première boîte de soldats, qui me fit pleurer de ravissement.

Quand on disait que je n'étais pas sage, elle me chantait une chanson grise, en faisant courir sur moi ses mains maigres, de bas en haut, jusqu'à la gorge.

La rôde

La rôde

Qui n'a ni pieds ni piaudes

Qui n'a qu'une dent

Et qui mange tous les petits enfants !

Et il me semblait que mon ange gardien cédait la place à son propre fantôme en me faisant une horrible grimace.

Un jour, j'entendis dans l'escalier des bruits de Guignol, une voix de Polichinelle, des cris ! Je sortis. Tout le monde était sur sa porte. C'était M^{lle} Boër, qui poursuivait

un rat énorme, gros comme une miche de seigle, à grands coups d'un balai lancé en tous sens, avec une rage particulière, une figure où sortaient toutes ses vieilles rancunes. Le rat, déjà scalpé, bondissait, menaçait, suppliait, dressé, les pattes levées. Elle parvint enfin à le traquer entre une marche et le coin d'un mur, et le pila. La bête était là, sur le dos, les dents découvertes, éclatée comme une tomate, les doigts écartés, protestant encore. Je fus réveillé quinze jours après dans mon lit par le bruit d'une pelle qui tisonnait doucement la cheminée, sous une longue bride de soleil, avec cent mille oiseaux qui volaient dans les rideaux, les cris de la rue, le sanglot de l'orgue, et la bonne figure de notre médecin qui me regardait profondément. Pendant longtemps je fis de longs rêves. J'étais soulevé sur mon lit ; j'avais envie de me battre avec quelqu'un, de l'insulter, de sauver le rat ou de l'achever.

La première pièce de notre logement était une salle à manger carrelée, avec un grand

poêle à colonnes, à chapiteau rond, dans une niche. Le soir, quand je rêvais sur mes devoirs et que le poêle avait sa voix de la nuit, ses piliers intérieurs s'allumaient pour moi d'une lueur étrange, et je me demandais confusément si cet animal n'était pas beaucoup plus profond que l'esprit humain ne le pouvait concevoir, s'il n'y avait pas là quelque chose de mystérieux que la pensée ne pouvait atteindre, et si celui qui saurait y chercher n'y trouverait pas, tout au fond, l'entrée d'une grotte de trésors qui passerait sous les rues, sous les maisons, sous les voitures, sous les crimes, et rejoindrait des mines d'or, là-bas, dans un pays sans hiver et sans pluie...

Ma mère cousait à côté de moi. Elle me chantait parfois des chansons de sa jeunesse, qui me plongeaient déjà, sans que je comprisse pourquoi, dans un état de tristesse infinie.

*Le bœuf, piqué de l'aiguillon,
Tremble en faisant son sillon.*

J'étais poussé doucement par l'envie de pleurer. Ma sensibilité, très en avance sur ma pensée, je sentais qu'elle prévoyait ce que devait être notre vie, la flamme sans rien à chauffer, l'enthousiasme sans récompense, la lutte sans témoins favorables, toute l'amertume, tout le doute. Cela ne fait rien, je maintiendrai. Je sais bien que tous les enfants sentent vivement, mais je crois bien que j'ai été plus loin, plus profond qu'aucun autre, moi que le seul passage d'une pensée à une autre faisait rougir. J'ai rôdé par là, sans être vu, dans des escaliers sans espoir, sur des gouttières interminables, dans des rêveries pleines de tressaillements, bondées et secrètes comme la mer.

Une deuxième pièce était baptisée la chambre aux joujoux. Il y avait là, en effet, derrière un rideau de toile, quelques jouets, dont le plus beau était un énorme chemin de fer que m'avait donné mon oncle.

Dans le tiroir d'un meuble en bois blanc,

il y avait de petites boîtes contenant des tas de bricoles emmêlées, et naturellement des billes, dont quelques-unes en agate et en onyx, grand luxe pour les écoliers d'alors. Il y avait aussi les calots de verre où tournait une trombe précieuse. J'imaginai des yeux d'animaux splendides. Le fils de la concierge, Eugène Lefèvre, joli garçon nerveux, mon aîné de quatre ans et qui apprenait déjà le violon, montait souvent jouer avec moi. J'aimais les chemins de fer avec inquiétude. Je trouvais dans leur forme une excitation bizarre, un résumé déjà satisfaisant des constructions acharnées, des visages passionnés vers lesquels tendaient mes sens. C'était quelque chose de « sérieux » comme une option, un brevet d'attente. A cette époque, on me fit photographe, mais je ne voulus pas l'être sans mon chemin de fer, que je tiens par la cheminée, avec une grosse main, sinon le chemin de fer va glisser de la chaise. Et j'aimais aussi l'odeur et le goût des jouets, le vernis sur le fer, le sucre du bois blanc, le sapin de la ménagerie. Mon père m'apporta

un jour un bateau mécanique avec des roues à palettes, la clef pour le remonter, et trois passagers en biscuit colorié, le derrière enfilé sur des pointes, sur le pont. Il avait été légèrement endommagé pendant le transport, une roue un peu voilée, la belle peinture rouge un peu écaillée, mais il sentait bien bon.

Ma mère prit pour servante une excellente femme que nous connaissions et qu'elle avait plus d'une raison d'accueillir. La mère Jeanne était une Auvergnate qui avait un œil à moitié fermé, ce qui m'étonnait un peu, mais je la trouvai bientôt si aimante et si affectueuse ! Elle me donna des images qui représentaient les généraux de l'Empire : « Celui-ci, c'est Hoche, celui-là, Marceau, celui-là, Mazana ! » Je l'aimais tant que je ne me rappelle plus grand'chose d'elle, sinon son visage attentif à me plaire, et que toutes ses actions se perdent dans sa bonté. Elle vécut doucement près de nous pendant de longs mois. Mais un jour, il lui fallut se rendre auprès de sa

sœur malade et dont les enfants étaient sans ressources. Je m'étais caché pour ne pas la voir partir, j'avais trop de chagrin. J'entends encore des gens parler sur le palier, la porte ouverte. Je vois une bougie vaciller dans un courant d'air. Je tressaille au bruit des malles cognant dans l'escalier. L'odeur de la nuit, du rat de cave et des cuisines entrain par la porte. Des voix bourdonnaient, un peu hâlantes. Une d'elles dit enfin : « Elle est partie, la pauvre femme. »

Plus tard, beaucoup plus tard, elle vint un jour me voir au square d'Anvers, où j'allais jouer quand j'étais au collège Rollin. Je me souviens que ma mère était triste, parce que, tout courant avec mes camarades, je faisais à peine attention à elle. Tout à coup, je ressens une alerte secrète, quelque chose comme une courte flamme sonore ; je fais un écart involontaire, je saute sur la mère Jeanne, et je l'embrasse à deux mains trois cœurs...

J'aimais les chemins de fer ; j'y joignis les enclumes. Quand ma mère allait nous promener, nous passions devant une forge, et, l'espace d'un instant, mes yeux coffraient ce cadre d'obscurité de la porte éclairé au fond comme par un danseur... Le feu grimacier faisait les cornes à l'enclume accroupie comme une bête lourde aux oreilles pointues, sorte de loup-garou trapu, sali dans son antre, aux écoutes, hermétiquement assis sur son derrière, et le grand soufflet du fond respirait dans son lit comme un ogre endormi... Un jour, le forgeron me fit entrer et frapper sur l'enclume, et ce fut la révélation du bruit chagrin du fer sur le fer... Un autre jour il m'aplatissait et me façonnait le fer rougi à blanc, comme un sucre d'orge de feu d'où s'élançaient des étincelles très pointues, vite pâlies. Je n'avais pas peur de tout cela. J'y trempais mon cœur avant de connaître la musique. Et cette odeur du fer et de la limaille, importante et simple comme celle de la terre mouillée...

Je me mis à parler si souvent des enclumes,

qu'il arriva ceci : Un matin, j'étais encore couché, et le soleil dorait les persiennes à la règle et promenait dans les rideaux des triangles et des timbales qui commençaient à faire danser toutes sortes de petits personnages. On sonne à la porte. Un silence. Et voilà qu'on m'apporte un amour de réduction d'encume, avec son marteau, des petits morceaux de fer, et une boîte de capsules, qui étaient d'une classe au-dessus des amorces ! C'était la marchande de vins, M^{me} Bassan, florissante matrone, bonne comme le pain et putain comme chausson, et qui, m'entendant toujours parler d'enclumes, m'avait fait tourner ce jouet admirable. Ah ! si je pouvais te retrouver, chère madame Bassan. On te disait noceuse, et cela ne fait plus pour moi l'ombre d'un doute, tu l'étais, pour avoir mis ton cœur en vacances, un instant, au milieu de ton commerce, au profit d'un petit garçon rêveur.

J'ai dit que je ressentais vivement les odeurs. Ah, que ne puis-je sentir aussi fraî-

chement qu'alors l'odeur de l'hiver qui commence ; l'odeur de l'écurie qui soufflait au fond de la cour, où trônait un piqueur colossal qui s'appelait M. Sortais ; l'odeur d'une boutique d'herboriste qu'on frôle sans la voir ; il faut bien qu'on y retourne, pour voir se mettre gauchement debout les pâtons des vers à soie ; l'odeur des voitures des marchandes ; l'odeur de la rue à onze heures.

Tout ce que vous voudrez, pour une heure de la lumière, des chants et des odeurs de cette époque-là.

Il y a quelque temps que je vais au Cours. « Institution de jeunes gens », tenue par des dames, rue Montaigne. Je vois encore le jour où, pour la première matinée, on me sépara de ma mère, que je n'avais jamais quittée. On m'avait fait me lever un peu plus tôt. J'étais là, devant mon premier déjeuner, et je laissais tomber de grosses larmes dans mon chocolat, entre les pattes d'une araignée d'eau monstrueuse, que je vis surgir et glisser en

rond sur le bord de ma tasse ! Allons ! C'est l'heure. C'est l'heure des camarades. La vie ferme ses fleurs, tend ses chaînes, ouvre ses livres.

L'Institution était tenue par une vieille demoiselle qu'on appelait M^{lle} Georges, originale excellente et qui ressemblait à Voltaire, à un Voltaire coiffé à la chien. Elle était assistée de deux sous-maîtresses ; la plus jeune, très jeune fille ; la plus ancienne, grosse et brune, pourvue d'un ombre de moustache, avenante des aisselles, et qui s'appelait M^{me} Garnier. Les mères acides en disaient qu'elle avait le genre fille à soldats. Elle nous faisait tout le temps faire un « verbe ». Pour y échapper, on demandait à aller faire pipi. Elle vous en refusait la permission. Pour l'embêter, M^{lle} Georges, vaguement jalouse de sa beauté plantureuse, vous l'accordait ! M^{me} Garnier disait : « J'ai mes raisons, mademoiselle. » Et moi, madame, cinglait M^{lle} Georges, j'ai des raisons majeures ! »

Nous dînions quelquefois avec M^{lle} Georges dans un petit restaurant de la rue de

Ponthieu qui sentait le garde-manger, la serviette humide et le moutardier sec. Espérons-nous capter son héritage ? Il consistait en une main coupée et momifiée qu'elle légua, pour tout potage, à ses amies les dames Juillerat, deux dames riches qui mangeaient sur du papier gras.

Sur le chemin de l'Institution, nous passions devant cette herboristerie dont je parlais tout à l'heure, et dont l'odeur et la couleur nous attiraient comme un fourré. Je ferme les yeux, je la sens. Un jour, on y installa des vers à soie, dans la vitrine et sur des claies. Quelle histoire ! Tous les jours, nous nous y arrêtions, en proie à une sorte de torpeur botanique. Nous nous sentions des voyageurs. Nous admirions, dans le demi-jour du mûrier, les mystères de la forêt, le problème étonnant de ces longs bâtons blancs, d'un blanc tondu, petits chameaux fantômes, qui avaient l'air de faire un travail d'arpenteur, se courbant en boucle pour amener les pattes de leur arrière-train contre leurs pattes de devant, repartant avec celles-ci

comme pour mesurer une distance, dressant parfois leur tête ridée de vieille dame, et se balançant si doucement en l'air qu'ils avaient l'air de flotter au gré du vent, vraies girouettes de chair. Et puis, peu à peu, on voyait se tisser et s'épaissir autour d'eux comme un brouillard de rayons ! Ô la joie de mes premiers vers à soie ! J'en élevai quelques-uns dans un placard très chaud, près du poêle, du fameux poêle, qui s'enrichit pour moi d'un nouveau mystère.

L'atmosphère de la Pension n'était autre que celle d'un salon louisphilippard, modernisé d'un peu de bambou et de peluche. On y voyait tourner et marmonner en demi-deuil, contre la lumière bourgeoise de la rue Montaigne, la sous-maîtresse et les institutrices. Les yeux des écoliers s'ouvraient et se fermaient dans le faux jour comme les yeux des chats. Il y avait là un Irlandais aux yeux bleus, Edwin Angarika, je crois, qui disait, d'une voix follement limpide : « Mselle ! Mselle ! Je ne peux pas trouver Liverpool sur la carte. » Il disait ça pour faire le malin

à cause de Liverpool. Il y avait Caronesi, un petit brun rond et dur, en buis, qui collectionnait les morceaux de mosaïque. Hubert de Frédy était étroit, distingué, de manières charmantes, un peu voûté. Maurice Dufrêne était grand, fin, froid, avec un front bombé, un sourire timide, et pas encore futur artiste décorateur. Robert Dervillé avait une jolie figure pâle et nerveuse, faisait tout le temps claquer ses doigts et grinçait quelquefois des dents... Midy, futur pharmacien spécialiste, m'embêtait parce qu'il courait après mes petites filles. J'y reviendrai. Blum avait déjà cette manie juive d'enseigner les autres. Doyen, petit blond myope, m'avait donné un des deux rats blancs qu'il avait. Izambard, horriblement chevelu, noir et huileux, faisait d'immenses grimaces qui m'évoquaient, je ne sais pourquoi, un fourneau de cuisine fendu, crevé. Nous avions nos ardoises. On se disait : « Veux-tu coller ? » Et, en mettant bout à bout toutes nos ardoises, nous arrivions à dessiner, à la craie ou aux crayons de couleurs, une

grande composition de guerre, ou la ligne d'une flotte interminable.

En écrivant ces pauvres choses, j'entends toquer à la fenêtre, doucement, mélancoliquement, notre boule blanche que le vent pousse. J'entends défiler lentement la nuit, par gouttes lointaines, avec un bruit indifférent, comme aveugle ; des larmes qui viennent du temps, du temps qui revient des larmes, du fond des mois, du fond des années, du fond des arceaux, du fond des cavernes. Un innombrable cheminement d'animaux imperceptibles, inexorables, qui marchent sur nous en dormant, poussés par les bergers divins, séparés de la nuit passée, sans savoir ; amibes qui se sont chargés tout d'un côté ; fantômes qui se massent à l'avant de la scène, en haut d'un toit, pour fuir une mer invisible. Quelque chose de séparé. Quelque chose comme la lumière séparée de son astre mort, et qui n'en continue pas moins de tirer purement sa route, isolée dans l'espace.

Je me souviens aussi de certains mots hagards dans la lumière. Nous allions faire nos commissions dans une épicerie où il y avait un petit garçon pâle et affairé et qui se tordait tout le temps les mains, comme s'il suppliait ; et j'ai entendu plusieurs fois quelque cliente demander à l'épicière : « Mais qu'est-ce qu'il a donc dans les mains, votre fils ? » L'autre répondait : « Madame, c'est des graviers qu'il a toujours. »

Il y avait, en face, un immense mur couvert d'affiches, avec une grande réclame rouge qui avait par certains temps couverts un air menaçant. Nous l'appelions : le mur Troppmann, car nous étions encore sous l'impression des récits qu'on faisait du crime, et je me sentais déjà délicieusement suspendu, sans grand danger encore, au bord de la terreur de vivre.

Je ne vois pas et je ne sens pas moins bien l'entrée, qui ressemblait à un jeu de construction, avec ses vitraux en confitures, et l'odeur tiède, comme une grosse fleur qui s'ouvrait sur la rue, de l'établissement de

bains de la rue du Colisée. J'en voyais parfois sortir quelques figures qui me paraissaient en colère. Je me disais : Ce qu'ils ont l'air méchant, tous ces gens-là ! Je voyais sur eux un certain désordre, un air de fuite. On eût dit qu'on venait de les mettre à la porte et qu'ils avaient pleuré de rage. Ça m'avait tout l'air d'un palais bizarre, exotique, d'une vie de serre chaude et de tisane, où l'on ne devait recevoir que quelques personnes choisies, où l'on devait élever, par exemple, des vers à soie, et où se faisaient une cuisine et une lessive riches et douces, avec des tinte-ments de lourds couvercles d'or, des allées et venues de fantômes sans yeux, tout rouges, et des départs précipités de personnes congédiées.

On voyait parfois le porteur d'eau, pareil à une énorme balance, ou le garçon de bains, casqué de sa baignoire, porter le lavage à domicile.

O, la première communion de mon premier bain !

Je commençai à aller jouer aux Champs-Elysées, où je retrouvai bientôt mes camarades de pension. Je refais dans tous ses détails le chemin que nous prenions pour y aller, la rue du Colisée, la rue de Ponthieu, le tournant d'un restaurant saisissant de surprises avec ses éclats de verre, ses odeurs de soupierail et de couvercle enlevé, sa batterie de quatre moules à gaufres, noirs et sonnants comme des dragons enchaînés. Puis, soudain, le débouché, dans la lumière grande ouverte de l'avenue Montaigne, en dépassant le café des gaufres, en face du Cirque d'Été ! J'étais si heureux que je traversais en courant ! J'arrivais en plein dans les camarades, et souvent sur les genoux, m'écorchant cruellement, me relevant sans rien dire. Alors, je voyais tourner vers moi tous les têtards, toutes les boules pâlottes, aux yeux tout neufs, aux yeux d'une douceur effrayante. Il y avait là Maurice Delinotte, qui mettait toujours sur sa tête une couronne en papier doré, et s'écriait d'une voix d'acteur, déjà, : « Mes enfants, je suis le Rroi ! » Doyen, avec sa figure petite-

ment souriante de fils d'institutrice, paraissait craindre ces manières. Izambard, bleu comme une mouche à viande, roulant ses gros yeux de faux Oriental, ne détestait pas les farces brutales. Edouard Blum, qui se croyait le malin de la bande, qui jouait déjà la comédie de salon et se vantait de « savoir les fractions », souffrait de toute supériorité.

La chaisière était déjà là, devant les parents, venue par les airs, posée comme une mouche.

Moi, je me sentais timide et fin, déjà réfléchi, d'une finesse assommante et qui me donnait moins de plaisir que de peine, mais tout enrubanné de la jeune lumière, des cris doux, des lointains qui tournaient avec nous, d'avoir déjà faim, du tuyau d'arrosage crevé qui délayait lui-même son arc-en-ciel dans l'eau de ses éventails et qui faisait sentir si fort l'herbe, de la silhouette colorisée des chevaux de bois et des baraques des marchands, vieux parapluies sans étoffe, et des groupes de parents et d'enfants pépiants. L'arrosoir posait son tuyau roulant contre la bordure

de fer du gazon, comme un gros lézard aux pattes bouluës. Oh, le bruit excessivement fin des gerbes d'eau, la rumeur des mouches transparentes, l'inexpressible aigrette de diamant qui sortait d'une vieille blessure ! De temps à autre, au bout d'une allée, une corde à sauter traversait l'air. Mes sens buvaient goulûment, avec un zèle immense, et composaient déjà les redoutables tracés, modelaient déjà les germes ardents qui devaient me rendre la vie si dure.

Cependant, comment pressentir tant de sorcellerie dans l'avenir, tant de plans superposés, tant d'accidents à la tête, tant d'intelligence inutile et dont il faudrait se déshabiller coûte que coûte...

Il y avait, à côté du Cirque, une espèce de baldaquin, décoré de bougies de couleur et de pipes, où des retraités, tirant des mouchoirs de priseurs, des maniaques et des domestiques du quartier jouaient à lancer des palets de cuivre, ce qui nous semblait diabolique.

Surveillés par un gardien vert, avec l'œuf

dur dans de l'oseille de sa médaille militaire, le pèlerin de Chanaan, portant sa grappe de ballons, le marchand ambulant de sirop de Calabre, tout bossu d'or et de velours, le marchand de plaisir, qui faisait rouler son tambour de garde-française où tournait une double aiguille, l'homme-orchestre, tout jaune et tout noir, démon triangulaire, prodigieux grimoire instrumental, arrivaient en chantant, en tintant dans les arbres et nous étonnaient comme des Rois Mages, des courriers porteurs de grandes nouvelles, de monstrueux voyageurs égarés chez les petits hommes, des sorciers diseurs de sentences autour desquels on faisait le cercle.

*Voilà l'Plaisir, Mesdames, voilà l'Plaisir !
N'en goûtez pas, Mesdames, ça fait mourir !*

De l'autre côté de l'avenue régnait le Palais de l'Industrie, toujours en expositions et en fêtes, toujours triste comme un diplôme, et dont la figure centrale, chevronnée de la belle étoile, décernait des couronnes à

droite et à gauche. Il bourdonnait alors de machines agricoles, batteuses au cou de girafe, herseuses et sarcleuses aux dents rouges, manivelles étranges qui sentaient la chaleur, dont nous étions très amateurs, et que nous appelions les machines à bricoles.

Au loin, se profilait mystérieusement, contre l'Obélisque, la lunette à trépied de la Place de la Concorde...

A travers la charpente des baraques ocreuses, pareilles à une ligne de bateaux sans voiles, que nous voyons encore aujourd'hui, telles quelles, écumait à contre-jour le mouvement continu des équipages dans la lumière. De temps en temps, un omnibus passait, avec son bruit du tonnerre de bois, comme un sabot parmi des chaussures fines. La baraque où nous nous rendions le plus souvent était tenue par la mère Guère, une femme en bonnet noir au visage douloureux, égale et patiente. La voisine passait pour être plus sociable, mais moins sûre. Presque toutes avaient ce bonnet noir, en hauteur,

dont je cherche en vain à me rappeler la structure bizarre.

On trouvait, dans ces baraques, du pain d'épices aux amandes collées sur les côtés, écartées comme les dents du bonheur, et dans les vitrines, la pipe en sucre, rouge comme quand on regarde ses doigts devant la lampe, les pâtes de guimauve, de jujube, de lichen, et ces tortillons de réglisse noire. La réglisse Florent (vieux marque) était un luxe, en boîte ronde, avec ses petits cubes gris, d'une matière de fond d'artichaut, qui avaient l'air damasquinés sur un côté. On nous permettait aussi les nonnettes Sigaut, parce que c'était « une marque ». Quelquefois, nous achetions une de ces grêles fioles de liqueur, avec leur tout petit bouchon, qu'on enfonçait généralement, sans qu'il fût possible de le retirer sans épingle, dans le goulot, qui se cassait ! Ces petites bouteilles en verre mousseline contenaient un produit sucré coloré en jaune ou en rouge. Il n'y avait rien de plus bête et de plus gai que ce sirop en miniature. Comme jouets, le pistolet aux

amorces, véritable sauterelle à feu, décoré de vives couleurs chimiques, le mirliton, le tambour, la balance à deux sous, délicieusement aigre de sa dorure au mercure, la petite tortue qui tremblait modestement des pattes dans une boîte vitrée, la garniture de cheminée dans son petit carton et son papier de soie. Naturellement, pelles, pioches, ballons, et ces fameux cerceaux à manche, sur le moyeu desquels était fixé un timbre que chaque tour faisait sonner. (A propos du cerceau, la première joie d'apprendre à le lancer de façon à se le faire revenir !) Et les toupies, les sabots coloriés avec un clou d'or au centre, la peau d'anguille, la réglisse en poudre rouge, et le manche du fouet qu'on suçait dans un goût subtil de chaussure comestible !

Mais les baraques, c'était surtout : le coco, et le sirop de groseille et de grenadine, dont les carafes et les bouteilles, bouchées de bois et de ficelle, ou même d'un quartier de citron, trempaient dans un petit bassin, sur un escabeau, à la gauche de la baraque et de la marchande.

Le soleil de ce paradis, beau comme une planche de cosmographie, faisait tourner deux manèges de chevaux de bois, l'un en face de l'autre, en plein dans les jeux, cabestans fixés sur un mât de cocagne tricolore, aux fortes baleines, auxquelles étaient suspendus, dans une armature d'escarpolette, des chevaux de bois frugalement armés de crin et qui ressemblaient assez à de grosses broses usagées. Les tenanciers de ces astres morts étaient de braves gens en casquette, des vieux du Second Empire, des militaires et d'anciens gardes, plein de bonhomie bourrue, la roupie au nez, chiquant leurs souvenirs. Ils se tenaient debout sur une espèce de plateforme recouverte d'une toiture de zinc où leurs godillots crissaient aussi désagréablement que le pied sur le dallage recouvert de sciure des crémeries, souvenir d'enfant qui me met l'eau à la bouche. Ils y avaient dressé une espèce de chevalet auquel était adaptée une planchette tournante, sorte de pupitre mobile où les appâts et les anneaux étaient pincés dans une glissière. Au moment de la

mise en marche du manège, on distribuait des lances aux enfants, et celui qui avait enfilé le plus d'anneaux au passage, recevait, pour prix de son adresse, un jouet ou un sucre d'orge. Du haut de leur tribune, les patrons tendaient aussi des pantins, des objets grotesques dont la capture était plus difficile, et ils égayaient ces lots particulièrement héroïques de boniments lancés d'une voix bourboussonne et que je n'oublierai jamais, tels que : V'là les lunettes de ma grand'mère, mad'moiselle Barbouillée des Pois Verts ! etc.

Tout cela n'allait pas sans quelque chicane entre les parents : « Oui, madame, c'est truqué ! Il a eu le prix parce qu'il y monte souvent ! Et cette grande bringue de fille, là ! Est-ce qu'on fait monter des enfants de cet âge-là sur les chevaux de bois ! Je vous demande un peu ! »

Le drame que je ne pouvais pas voir, et que je remonte maintenant dans l'ombre, pièce par pièce, c'était celui de l'autre manège, qui ne faisait pas d'affaires. De même qu'il y

a dans la rue un trottoir sympathique, de même qu'il y a des rues où on n'a pas envie de passer, comme la rue Buffaut ou la rue de l'Aqueduc, de même il y avait des coins où on n'allait guère, et des gens qu'on n'approchait pas. On regardait à peine le pauvre vieux triste de l'autre manège, et son appareil semblait peu à peu s'enfoncer dans le sol. C'était comme un enlèvement, comme un naufrage muet et sourd, perdu dans l'orage de toute cette gaieté.

Il en était ainsi pour les Guignols. Le mieux achalandé était celui qui était placé tout contre les Folies Marigny. Son décor de ville triste, plein de coups de bâton, où grinçaient et sursuraient deux traversins à tête de plomb, coiffés de chapeaux criminels, m'impressionnait comme un événement macabre dans une impasse. Mais ce ne fut que le jour où on y joua la *Prise d'Alger*, avec coups de canon sourds et véritables pluies d'étincelles, que j'eus le pressentiment du pouvoir de l'homme et de son astuce.

Je n'ai pas gardé un souvenir bien excitant

de la voiture aux chèvres, sinon que les enfants faisaient claquer leur fouet du plus fort qu'ils pouvaient, avec le sentiment de diriger la chose, et qu'une fois descendus de voiture, ils caressaient les petites diablesse blanches avec beaucoup d'appréhension.

En fait de grandes personnes, je me rappelle horriblement la tante de notre camarade Jacques Denise. Elle arrivait aux Champs-Élysées avec une figure bouffie de colère, rouge dans une sorte de bonnet bouillonné, roulant ses calots sur un fer à cheval de moustache, et c'étaient à tout bout de champ des : « Jacques, ici ! Jacques, tout de suite ! Jacques, ne fais pas ceci ! Jacques ne fais pas cela ! Jacques, tu seras puni ! » On l'appelait l'ogresse bleue.

Il y avait aussi M^{me} Doyen, qui arrivait chercher son fils avec un port de caissière, et, sur le nez, deux lorgnons superposés.

Je garde un souvenir respectueux et tendre à M. May, qui me parlait avec douceur, et qui me fit un jour cadeau d'un fouet su-

perbe. C'était un beau vieillard, d'une insigne élégance, et dont la barbe blanche avait l'air en soie. Toujours en haut de forme gris mat, ou noir aux reflets innombrables tournant comme autour d'un bracelet-sorcière. Il était l'oncle de mon amie, la jolie petite Suzanne May, qui m'avait conquis, un jour où, lasse de bouder, elle m'avait dit : « Je ne suis donc plus ton mignon ? »

« Madame, je vous présente mes hommages. M. Dervillé va bien ? Vous savez la nouvelle ? Mais, M. May est mort ?... Il s'est suicidé... Non, il n'était pas venu ce jour-là aux Champs-Élysées. En rentrant, son frère a trouvé une lettre qu'il avait laissée, et où il disait : Vous me trouverez dans la Seine. C'était la crue. Le fleuve roulait à pleins bords. On l'a cherché deux jours ; on a fini par le trouver assis sur la berge, trempant dans l'eau jusqu'aux genoux. Il s'était tiré un coup de revolver, il était resté comme ça, assis. »

...Un tour de vent visse les feuilles mortes. Les groupes se font et se défont : « Monsieur

Deflandre, venez un peu que nous en parlions. »

Il y avait des chuchotements. Les événements entraient dans ma vie l'un après l'autre. Je sentais parfois se déclencher leurs crans, comme on les entend dans un réveil où le mouvement s'achemine en rond vers l'implacable sonnerie.

Je retrouverai plus tard Suzanne May, parfaite blonde. La grâce me fut donnée par elle. Pendant des années, j'ai pensé à elle sans en rien savoir. Je l'ai retrouvée. Je dirai comment. Plus tard. C'est une histoire d'homme.

Un jour que je courais à perdre haleine, poursuivi par un insecte héroïque, ma mère, qui n'était pas loin, bien entendu, car elle ne me quittait guère, ma mère m'arrêta tout net et me dit, d'un air assez dur : « Viens voir ton oncle. » Et elle me mena à un monsieur brun et noir, à courte barbe en pointe, que je ne connaissais pas. Je vis à côté de lui mon père, qui tenait par la main une jolie fillette

blonde. On me dit : « Tu vois, c'est ta cousine Gabrielle. » Nous nous mîmes à jouer et à courir, pendant que les parents causaient à l'écart. Elle m'appela tout de suite Léon, mon cousin Léon. Il me parut qu'elle avait beaucoup d'assurance, qu'elle parlait très fort et que ses gestes étaient supérieurs aux miens. Elle me domina d'emblée. Puis, quand on trouva que nous avions assez joué, on nous mena ensemble à une baraque, où mon père acheta une pendule pour elle, mon oncle une balance pour moi. Tout à coup, chuchotements précipités, des bras jetés de travers, le frottement de quelqu'un qui court. Un tournoiement, un coup de vent sec emmena tout net la petite cousine, dans une traînée de feuilles sèches. C'était ma tante qui arrivait, il ne fallait pas qu'elle me vît, histoires de familles, pauvres histoires...

Il y avait aux Champs-Élysées des enfants exotiques, généralement gras et pâles,

habillés de couleurs. Il y en avait deux qui disaient tout le temps : Mama, et qui répondaient presque toujours : Non ! (pas même : non, merci, comme nous disions, nous), quand on leur demandait : Voulez-vous jouer ? Il y eut aussi un garçon orgueilleux, déjà grand, qui planta un jour une pelle dans un tas de sable, et cria : « Tous les enfants qui feront tomber cette pelle auront les oreilles tirées ! » C'en était trop. Toute ma patience accumulée me monta d'un coup de pompe aux oreilles avec une chaleur insupportable. Mon orgueil de timide passionné grimpa brusquement trop haut pour que je pusse désormais supporter le moindre défi : les yeux remplis de larmes, je m'élançai sur le tas de sable et, d'un coup de pied sûr, j'envoyai promener la pelle sur le macadam, au milieu des promeneurs. Au moment où le garçon se précipitait à mes trousses, ma mère était déjà sur lui, et, sans oser regarder, serrant les épaules, j'entendis le bruit plein et décisif de la calotte qu'elle lui appliqua, dans la stupeur générale. Je n'ai pas su le reste.

Les enfants qui jouaient à dix mètres de nous s'estompèrent, se fondirent dans une grisaille. Ils n'existèrent plus pour nous. Nous ne conçûmes plus d'autres camarades. Nous nous sentîmes exceptionnels.

Là-dessus, coup de baguette. Piaffements précipités. Des badauds s'affairent au bord du trottoir, se montrent quelque chose qui se passe à gauche : Un beau vieillard s'avance au grand trot, mirifiquement chapeauté, suivi d'une cavalcade d'enfants montés à ravir. Rumeur flatteuse, tapée de quelques applaudissements. Grrand Français ! Rrran Français ! C'est Ferdinand de Lesseps et sa petite famille.

Un matin qu'il faisait grand soleil et que l'avenue des Champs-Élysées étincelait de voitures de maîtres, avec le bruit des gourmettes et le glissement doux des huit-resorts, ma mère, qui avait ce jour-là l'air assez triste, me prit par la main et m'amena au bord du trottoir, tout contre la chaussée.

Comme nous restions là longtemps, je lui dis : « Qu'est-ce que tu regardes ? » Elle répondit au bout d'un instant : « Ah ! les voilà ! Pauvre amie. Tiens, tu vois, c'est aujourd'hui que Robert Dervillé prend le nom de son père. Il s'appelle maintenant Robert Landelle. »

Nous avons déménagé. Nous ne sommes plus au 15, nous sommes au 22 de la rue du Colisée. C'est un logement triste. Je souffre là d'une impression d'attente et de calme d'où je voudrais m'échapper. Nous sommes seuls pendant de longs jours, ma mère et moi. Mon père est en voyage.

Un jour, dans le silence, ma mère me dit qu'elle se sentait souffrante. Nous n'avions pas encore notre nouvelle bonne. Je me souviens qu'elle sortit sur le palier pour appeler la concierge. Elle criait : Madame Bombart, madame Bombart ? L'autre monta. Ma mère se mit au lit. Le médecin qui vint aussitôt dit que ce n'était rien. Elle est ner-

veuse, elle est malheureuse. Moi, je savais bien que ma mère était résistante, la voyant toujours si active. Elle ne resta couchée que quelques jours, mais je la trouvai bien silencieuse.

De nos fenêtres, on voyait des façades riches et tristes de grands carrossiers : Henri Binder, et, plus loin, dans un lourd cadre noir et or : Poitrasson.

Mon père arriva avec un poêle Choubersky. Je fus ébloui, radieux. Quel jouet magnifique ! Quand l'ouvrier le mit en place, j'admirai, le souffle retenu, ce merveilleux instrument, ce joujou grande personne, avec son beau noir lustré et la couronne nickelée de son couvercle. Le lendemain matin, je fus réveillé par un bruit de voix animées. Dans la bonne odeur du café, mon père, en bras de chemise, expliquait à ma mère, en peignoir, les cheveux sur les épaules, et à notre bonne, qui se tordait les mains d'émotion : « Un cendrier, un seul, vous dis-je. Il faut verser un cendrier de sable dans la rainure. » Ces paro-

les me semblèrent grosses de sens, d'une vérité générale et d'une certitude reconfortantes. J'étais tout frémissant, aux écoutes, bien réveillé, l'œil frais comme un poisson, plein de santé, assis dans mon lit. Mon cœur battait à pleines voiles. J'avais vu poindre la science, l'instrument sérieux et dangereux, les merveilles de l'industrie, les grandes aventures mécaniques. Tout s'élargissait et promettait. Le poêle montait rapidement et chauffait. C'était comme si l'action en personne était entrée dans la maison !

Il y avait déjà longtemps que nous allions chez les Landelle, au 17 de la rue Montaigne, au coin du Faubourg Saint-Honoré. Ils habitaient au cinquième étage un vaste appartement d'angle, avec un immense balcon qui faisait le tour de la maison et d'où l'on avait vue sur cinq rues animées, comme sur les môles et dans les bassins d'un grand port. Là devaient fourmiller pour moi beaucoup de plaisirs et beaucoup de mystères.

Il y avait aux fenêtres de grands vitraux qui me semblaient admirables. Les meubles étaient d'ébène et de palissandre, avec un immense lit de milieu canné d'or, et des lampes massives, et des suspensions partout, « signées de Gagneau ». Des pendules monumentales. Une lumière amusée par une infinité de bibelots. De nombreux objets recouverts en peluche, coffrets, boîtes à gants, cadres. Tout cela me parut d'une richesse sans limites, et je me plongeai pour longtemps dans cette variété.

Mon camarade Robert Landelle avait un peuple de jouets. Il m'en faisait profiter avec beaucoup d'amitié et de complaisance. Je les considérais sans jalousie, mais avec une sourde envie de pleurer dont je n'aurais vraiment pas su m'expliquer la cause. Il me souvient surtout d'un cheval mécanique, modèle riche, grande taille. Et de certaine épée à poignée de nacre...

Sa mère était grande, forte, douce et bovine. Je l'aimais bien. Elle s'occupait sans cesse à arranger des draperies autour d'énor-

mes cache-pot contenant des plantes artificielles, notamment de faux bégonias en caoutchouc argenté dont Robert grattait le maquillage avec ses ongles.

Son père était petit, maigre, noir, jaune avec des yeux brasillants. On disait souvent qu'il était condamné, mais qu'on allait demander au docteur Depoux d'appeler de nouveaux médecins en consultation. Octavie, la cuisinière, géante forte en gueule au juste sens, bougonnait grassement : « Depoux, Depoux, il est comme les autres, celui-là ! Des nobles, il vous faut des médecins nobles, à présent ! »

Quand j'évoque le physique de M. Landelle, ses yeux incandescents, ses rages de malade, et l'allure de Rubens de M^{me} Landelle, je ne puis m'empêcher de penser à l'immense lit de milieu qui semblait dominer la chose, absorber toute la lumière dans son mausolée d'ébène, et je revois une gravure de James Ensor, qui s'appelle la Luxure, où un tout petit homme crochu, velu et noir, grimpe de très bas dans le vagin d'une femme

énorme qui le surplombe, sur un lit vaste comme un autel.

M. Landelle réunissait des ouvrages militaires, éditions de grand luxe, dont il se faisait tirer des exemplaires à son nom, sur grand papier, et qu'il faisait habiller de reliures splendides par Marius Michel.

C'était, par exemple : l'Armée Française, par Jules Richard, édition Boussod-Valadon, grand in-folio, avec des illustrations en noir et en couleurs d'Edouard Detaille. Quand nous avions eu de bonnes notes, il nous les montrait avec toutes sortes de précautions, en fronçant le sourcil et en clappant de la langue avec impatience quand nous approchions nos mains tremblantes de ce formidable ouvrage.

J'admirais la finesse du trait et le fondu photographique des personnages. Un joli travail de couleurs les faisait vivre. Je m'halluciniais, je les voyais tourner, je voyais la fumée des canons s'étirer lentement sur les pages. Un véritable trompe-l'œil, comme dans un panorama. Je conçus à ce moment

qu'il pouvait y avoir au monde d'inexplicables merveilles.

Une grande joie pour moi, c'était, les soirs d'été, d'aller sur le balcon, avec deux ou trois camarades, regarder ramper les voitures et les silhouettes fantastiques des passants. Il y avait à ce moment une série de crimes dans Paris. Gamahut, Marchandon, l'assassinat de M^{me} Ballerich. Marie Regnault venait d'être assassinée par Pranzini deux maisons plus haut. Des ombres glissaient sur les murs comme des oiseaux de mauvais augure, grandissantes jusqu'à la menace. Nous pressentions des catastrophes, nous espérions quelque chose de terrible. Parfois, un incendie qui respirait au loin nous en envoyait la sourde promesse. Nous montions souvent, sans être vus, par un petit escalier intérieur, dans un assez grand cabinet qui servait de débarras et qui était rempli de choses bizarres. Là, nous tenant par la main et nous chuchotant de drôles d'histoires, nous regardions par une fenêtre basse les lumières mouvan-

tes empêcher les ténèbres de dormir, et nous écoutions trembler au loin les bruits de la ville. C'est au creux de ces soirées, au contact de ces enfants pas très sages, ardemment conçus par des parents mal remis de la guerre de 70, nous serrant l'un contre l'autre dans la nuit du grenier magique, que nous devînâmes que nous allions vivre dans l'aventure, et que nous fûmes troublés, dans la fausse position du complot, de la cachette et de l'écoute, par le premier danger sexuel.

On commença à voir les enfants rôder chez les uns, chez les autres, dans les couloirs, dans les rideaux ; chuchotements, portes fermées très lentement, pour les empêcher de grincer. Mais quand Picard abusait de lui-même, il prétendait associer le monde entier à son plaisir. Il lui fallait tout un attirail. Il décrochait dans le salon de fort grands portraits de famille, qu'il emportait aux cabinets, chantant, faisant le plus de bruit possible. Il y joignait une vieille clarinette, et jusqu'au dessous de plat à musique et au cabaret à liqueurs en bois sculpté à la mé-

canique, dont l'un jouait la *Marseillaise* et l'autre le *Chant du Départ*. De sorte que, quand j'arrivais chez les Picard et que j'entendais un carillon dans l'escalier, j'étais fixé.

Le soir, quand il faisait chaud, nos parents sortaient ensemble. On se traînait, les uns les autres, vers les Champs-Élysées, comme des paniers noirs. Et c'était tout de suite le Café des Gaufres, tout illuminé d'orgie, avec ses machines à faire les gaufres et leurs poignées tournantes qui m'intriguaient tant. Et cette odeur de gâteaux chauds ! Il y avait aussi des messieurs qui étaient les grands Parisiens de l'époque et qui se promenaient de long en large, jetant à nos mères des regards significatifs en fumant leur cigare dont l'odeur nous était nouvelle, et cette odeur, avec celle de la serviette en cuir, est restée longtemps pour moi l'odeur des grandes personnes.

Quelqu'un disait : « Voilà le prince Napoléon qui se chamaille encore avec Cassagnac. » Je les vois comme si c'était hier. Ils arpenaient, s'arrêtaient brusquement, gesticu-

laient, se regardaient bien en face et repartaient avec un coup de tête.

Au loin veillaient des couronnes blanches, explosaient des cafés chantants. Nous jouions à cache-cache autour des Folies-Marigny, dans les massifs de verdure. Il y avait de prodigieux moments de silence et d'attente, dans l'odeur de l'herbe arrosée qui séchait. Soudain, on voyait une ombre fuir à toutes jambes. Était-ce un camarade ? Était-ce un étranger dangereux ? Ces jeux se déroulaient dans une atmosphère précoce de terreur. Il y avait dans ce jardin nocturne un coin si mystérieux, si écarté, si faux, que nous l'avions baptisé : Tananarive. « Fondons une ville ! Abrikauté ! Tananarive ! » Et nous nous entendions crier dans la nuit chaude. Une fois rentrés et couchés, nous en étions longtemps troublés, nous ne pouvions nous endormir, puis, peu à peu, nous glissions de rêve en rêve...

Le frère de mon ami Doyen, qui avait deux rats blancs, m'en donna un. Je me passion-

nai pour cette petite bête. Nous l'appelions mon ti Belot.

Je le mettais souvent dans un wagon du grand chemin de fer que m'avait donné mon oncle. Il mettait la tête à la portière, à notre grande joie. Mais comme je faisais brûler des pastilles du sérail dans la cheminée de la locomotive pour avoir de la fumée, il en était incommodé, et il rentrait dans son wagon, avec une grimace indiscutable.

AIR DU RAT BLANC

Abi Abirounère

Qui que tu n'étais don ?

Une blanche monère

Un jo

Un joli goulifon

Un œil

Un œil à son pépère

Un jo

Un joli goulifon.

(Appel)

Tillibeet, mon ti fifi !

J'eus une grande joie, le jour où ma mère m'acheta un petit costume Louis XV en velours marron, à boucles d'acier, et une cravate Lavallière en soie orange et noir. Nous l'appelions la cravate couleur du soleil, comme dans Peau d'Ane. On me fit photographier ainsi, chez Van Bosch, photographe alors en renom.

Quand on vint livrer les photographies, ma mère était si heureuse ! Quelques jours après, survint un singulier personnage, vêtu à l'artiste, qui sortit silencieusement et précieusement, d'une gaîne de velours, mon portrait sur verre dépoli, où l'on me voyait en transparence, dans une lumière infiniment suave, avec de discrets rehauts de couleur. L'homme dit avec importance : « Madame, il est entièrement fait à l'aiguille aimantée. » Ma mère en avait bien envie, et moi j'étais paralysé par la vue d'une si belle chose : « Nous ne l'avons pas commandé, » dit mon père. Et, malgré la loquèle abondante de l'autre, qui se défendait comme un sorcier défend ses charmes, il le poussa doucement

vers la porte. Je crois bien que ma mère avait un peu envie de pleurer.

Je reçus mon premier livre d'étrennes, cadeau d'une amie de ma mère, qui me l'apporta dans mon lit, où je tenais une tasse de chocolat avec des rôties beurrées. C'était le *Robinson Suisse*, avec une reliure rouge ornementée d'or. Elle me le tendit : « Ne le lui donnez pas, ma chère, lui dit ma mère, il foutra tout par terre ». Mais je la tirai de force. Oh, l'odeur de neuf, de verni, de carmin, d'encre fraîche et d'étrennes de ce livre ! J'osais à peine l'ouvrir. Et ce qui me troublait le plus, c'était, quand mon haleine passait sur l'or de la couverture, sur laquelle je me penchais pour l'embrasser, c'était de voir cet or se ternir de buée, mais reprendre aussitôt son brillant féerique !

Je parlerai plus tard d'une convalescence, des joies de la grille allumée, de la lampe voilée, des fées nouvelles qui se font connaître,

des pas feutrés, des chuchotements, de l'entrée impérieuse et douce du médecin en redingote noire, des mots bizarres qui se forment dans la fièvre, des joies d'une faim absolument originale, après une diète lactée tiède édulcorée, du premier blanc de poulet et du premier œuf, de certains gâteaux légers qu'on appelait des casse-museau et que m'apportait une voisine. Ah ! quelle faim délicieuse et poétique je sentis monter dans mon corps tout neuf, quand on mit sur mon lit un album d'images intitulé : *Les Fredaines de Chardonvert*, où ce fils prodigue et vagabond finit par aller mendier chez sa tante, qui ne voulut bien lui offrir qu'une modeste tartine de fromage blanc !

Il y avait aussi, rue du Colisée, une pâtisserie : Maison Hattier, où j'allais admirer longtemps, puis décidément manger de ces gâteaux décorés de losanges de confiture rouge et jaune et qui ressemblaient à de petits vitraux cloisonnés. Soupe à l'anglaise.

Quand j'étais trop long à choisir un gâteau, ma mère, impatientée, finissait par me dire :

« Tu vas prendre celui-là, ou bien tu n'auras rien du tout ! »

Mais, la fringale qui me prenait ! quand Marie Barrault, notre bonne, venait me chercher le matin à l'Institution, et me disait en anglais ce qu'il y avait à déjeuner ! (Cream cheese.)

O faim du premier homme !

Un jour, les Champs-Élysées montèrent comme une soupe et se répandirent sur la chaussée. Tout le monde parlait de plus en plus fort, tout le monde se dirigeait, on ne savait pourquoi, du côté de la Concorde. Les plus curieux commençaient à grimper n'importe où, les plus passifs commençaient à courir, et nous recevions leurs cailloux dans les jambes.

Enfin, un cri retentit : Les voilà ! Alors, on vit débouler, lentement, entre les arbres, une espèce d'enfer laineux, des chevaux lents et la tête basse, des dais, des aigrettes, un cor-

billard maigre, suivi d'énormes figures de fleurs à perte de vue sur la chaussée. C'était l'enterrement de Victor Hugo. Du monde partout, sur le toit des baraques, sur les statues, sur le mât des chevaux de bois, sur les becs de gaz, sur les arbres, gonflés, piquetés comme des pains au raisin. Soudain, un coup de feu sonne clair à petite distance : « Sauve qui peut ! Voilà les Rouges ! » Les gens se laissent tomber des arbres par paquets sur le sable en soulevant des rafales de poussière. Les baraques craquent avec un bruit de parapluie cassé. Des serpents humains glissent des réverbères qui se faussent, tintent, éternuent des éclats de verre. Les fuyards se relèvent, ronds d'entorses, se traînent en tous sens, cherchent où s'abriter. Les mères piquent comme des poules. Panique vite réprimée. Nous nous retrouvons aux Ambassadeurs, hors d'haleine, assis sur ces chaises-fleurs dont un pétale cassé vous entraine toujours dans le derrière.

Dîné le soir avec les Landelle, ma mère, Robert et deux camarades. La descente de

voiture dans le Palais-Royal illuminé, l'odeur de Grand Véfour, l'entrée dans la fête ! Nos mères avaient des capotes à brides, des rondes et des tournures ; nos pères, des gibus.

...A l'instant même où j'écris, j'entends le piano chez M^{me} Landelle... Un cube bleu, plein de fantômes, suspendu dans l'espace à la hauteur du cinquième. Des amis à nous. M^{me} Mortier, M^{me} Colass, Alice Boucher, qui arrivait toujours parfumée et portant un carton à chapeau. M^{me} Drapier, qui jouait : *Colonel Polka, tiré de la Femme à Papa*, avec de beaux doigts gras et blonds, boulant sur le clavier. J'étais épaté par sa maîtrise, et les accords qu'elle faisait de la main gauche me paraissaient d'une plénitude et d'une réussite inouïes. Révélation de la musique.

On parlait vaguement de départ. Nous devions habiter la rue de Dunkerque.

Je n'ai jamais déménagé sans un grand chagrin. Je me sentais déjà chassé, poussé sans

retour d'image en image. Si peu que nous fussions restés dans un appartement, je m'en arrachais avec peine. J'embrassais longuement les murs. Quand la pauvre mère Jeanne nous a quittés, j'ai gardé de vieux vêtements qu'elle avait laissés et je les ai pressés bien souvent sur mon cœur. Les hommes s'en vont, les objets s'en vont, les murs dégarnis deviennent semblables à un visage sans traits, les visages se fondent dans l'espace.

Nous qui sommes venus du fond des âges, à travers tant de formes ténébreuses, quittées l'une après l'autre et que nous avons laissées mourir seules, que nous restera-t-il, à notre tour, quand il faudra glisser par la fente invisible, et, cherchant nos maisons futures, descendre ou monter pour toujours ?

UNE LETTRE DE ROBERT LANDELLE.

L'Etoile, le 2 Janvier 1889.

Mon cher Eugène,

Ce n'est pas la paresse qui a été cause de mon long silence. Je ne t'ai pas écrit plus tôt parce que j'ai été souffrant pendant plus d'un mois, et rentré au lycée, j'ai été obligé de travailler ferme pour rattraper un peu le temps perdu. En ce moment, je suis aussi bien que possible. Je t'envoie mes souhaits de bonne

année et de bonne santé, ainsi qu'à ton père et à ta mère que j'aime tant.

Tu nous dis que ton père a été indisposé, mais nous sommes heureux de savoir qu'il va bien maintenant.

Je me plais assez bien au lycée de Lons-le-Saulnier. Je suis en 7^e, mon professeur est très bon. Il nous appelle ses grands diables et il comprend les choses.

Les études sont divisées en quartiers, il y en a huit. Je suis en ce moment en vacances et je rentre jeudi soir.

J'ai été content d'apprendre que les papillons que nous t'avons envoyés t'ont fait plaisir et que tu les as mis dans ta plus belle vitrine. Malheureusement, il y en a eu d'abîmés. Nous n'avions pas de filet pour les prendre et nous tombions souvent avec.

Si notre propriété était plus près de Paris, nous pourrions nous voir souvent. Quoique mes frères grandissent et que je m'amuse avec eux, j'aimerais mieux un ami sérieux comme toi. Nous pourrions causer et faire en plus grand les excursions que nous faisons aux

Champs-Élysées. A Lons-le-Saulnier, je sors quelquefois chez mon oncle et ma tante. Ils me font faire de belles promenades, mais ce n'est pas la même chose.

Je termine en vous embrassant tous, ainsi que maman, mes frères et ma sœur.

Ton ami pour la vie,

Robert LANDELLE.

L'EXIL

*Une nymphe s'est retournée
Dans le sel rouge de l'automne.
Une chrysalide a brillé
Dans l'échaudé de la fumée.
Une ville ! Une ville encore,
Qui regarde à travers sa toile,
Avec ses portraits de résine,*

*Le fourmilier mangeur d'étoiles
Qui lutte pour la fin du miel
Avec la phalène de fer
Qui pousse son soc dans le ciel.*

*Le feu tinte dans la cuisine.
L'homme fait rire sa poupée.
Le phare s'étire sur l'ombre
Qui prend le large comme un pauvre.
Jadis je me suis arrêté
Vers le soir, en plein cœur d'été,
Sous une porte sans vantail
Où l'on buvait des cours profondes
Aux pas pressés, aux têtes fausses,
Des boutiques à l'air sauvage,
Des objets vénéneux et vagues
Que je tremblais de me nommer.
Un soir, je me suis arrêté
Devant la porte condamnée
Où l'on entend de la musique.
Mon cœur battait. J'avais sauté
Dans le retrait, dans le détour
Où brille un secret mal couvert.*

*Mais au bout du couloir j'ai vu
L'ombre, assise en tailleur, attendre
Sous l'aisselle d'une araignée.*

*Le long du couloir encrassé
Par un ébroûment de corbeaux,
Dans une gare de ceinture,
Au coup de tambour de la porte
Rebattue et questionnée
Par l'œuf pourri de la fumée,
Sous l'œil gradué des balances
Qui reflète le cimetière
Où la marchande de journaux
Pleure son fils dans son fichu,
Le long de la douleur j'ai bu
Le souffle cave des trains pauvres
Qui dorment en changeant de mouches
Dans la fosse pleine de graisse
Où la nuit bougonne en gouttant.
Comme eux, je roule mon calvaire,
Comme eux, je gagne la chapelle
Entre des files de malades.
Je fais comme les camarades.*

*Reviens. Sauve ton pauvre enfant
Qui pleure par tes yeux absents.
Parle-moi du fond de l'étang
Ou du faite du ciel s'il est
Construit des restes de la terre.
Je suis petit. Tu es si grand.
C'est fait. J'adopte tes idées.
Je reconnais que ma misère
Venait des désirs que j'avais.
Tu vois, je suis calme et j'espère.
Fais-moi quitter mon corps visible.
J'escaladerai les échelles
Des épreuves et des blessures,
Je traverserai les systèmes,
Incube de tous les soleils,
Goutte de feu, goutte de boue,
Dans ma soif de te reconnaître.
Sans toi, sans ta douceur sévère,
Ma vie est le rêve d'un rêve
Hanté de fantômes trop tendres.
Dans la ville qui se rend sourde
Comme un fruit plein de perce-oreilles,
Devant le mur où je regarde,
Tableau de concours de la mort,*

*Dans le ramage de l'esprit,
Sous le battoir de la parole,
Dans la bauge où je déshabille
L'algue et la marne de l'amour,
Dans le battement où me plonge
Le coup de canon de la mer
Que je reçois comme un message
Sur l'égarement de mon cœur,
J'ai besoin de ton injustice.
Je suis, sans toi, je suis, sans elle,
Comme un cadavre d'inconnu
Les cheveux trempés de sueur
Collés sur un front bleu de plomb
Tombé sur la terre étrangère
Au milieu d'un rassemblement
Qui ne comprend pas son visage.*

POSTFACE

*Un long bras timbré d'or glisse du haut des arbres
Et commence à descendre et tinte dans les branches.
Les fleurs et les feuilles se pressent et s'entendent.
J'ai vu l'orvet glisser dans la douceur du soir.
Diane sur l'étang se penche et met son masque.
Un soulier de satin court dans la clairière
Comme un rappel du ciel qui rejoint l'horizon.
Les barques de la nuit sont prêtes à partir.*

*D'autres viendront s'asseoir sur la chaise de fer.
D'autres verront cela quand je ne serai plus.
La lumière oubliera ceux qui l'ont tant aimée.
Nul appel ne viendra rallumer nos visages.
Nul sanglot ne fera retentir notre amour.
Nos fenêtres seront éteintes.
Un couple d'étrangers longera la rue grise.
Les voix
D'autres voix chanteront, d'autres yeux pleureront
Dans une maison neuve.
Tout sera consommé, tout sera pardonné,
La peine sera fraîche et la forêt nouvelle,
Et peut-être qu'un jour, pour de nouveaux amis,
Dieu tiendra ce bonheur qu'il nous avait promis.*

TABLE

SUITE FAMILIÈRE

SUITE FAMILIÈRE.	7
BRUITS DE CAFÉ.	31
KRIEGSPIEL.	67
PORTRAITS DE FAMILLE	77
Josué Gaboriaud	79
Charles Winzer	83
CAQUETS DE LA TABLE TOURNANTE .	
<i>(Premier récit du naufrageur).</i> .	89
<i>Pièces jointes</i>	
<i>(Extraites d'un courrier mondain)</i>	107
LES POTASSONS	113

BANALITÉ

LA GARE.	121
BANALITÉ.	129

TROUVÉ DANS DES PAPIERS DE FAMILLE

<i>J'ai tant rêvé.</i>	137
Mon souvenir le plus lointain. .	141
Une lettre de Robert Landelle. .	209
L'EXIL.	213
POSTFACE	221

CE LIVRE
EST SORTI DES PRESSES
DE L'IMPRIMERIE DARANTIERE
A DIJON
EN MAI
M.CM.XXIX

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

POÉSIE

Roger ALLARD : Poésies légères

1911—1927

Guillaume APOLLINAIRE : Alcools

Calligrammes

Paul CLAUDEL : Corona Benignitatis Anni Dei

Cinq Grandes Odes

Deux Poèmes d'Été

Trois Poèmes de Guerre (*épuisé*)

Autres Poèmes durant la Guerre

La Messe là-bas

Poèmes de Guerre

Feuilles de Saints

Paul ELUARD : Capitale de la Douleur

L'Amour la Poésie

Jules ROMAINS : Europe

Le Voyage des Amants

Odes et Prières

La Vie unanime

Chants des dix Années

Jules SUPERVIELLE : Gravitations

Paul VALÉRY : Châmes

Poésies

Charles VILDRAC : Livre d'Amour

Découvertes

Chants du désespéré

Roger VITRAC : Connaissance de la Mort